11[me] Année. — N° 74 Décembre 1925

Les Cahiers du Sud

(FORTUNIO)

SOMMAIRE

LOGAN PEARSALL SMITH.................. *Nouveaux Trivia*
(Traduits de l'anglais et présentés par PHILIPPE NEEL).
GERMAINE EMMANUEL-DELBOUSQUET............... *Poèmes*
THÉO VARLET .... « *Vindex* » *le Vengeur*
PIERRE HUMBOURG.................... *Jean Giraudoux* (fin)
CARLO RIM............................. *Les Invalides* (II)
(Dessins de l'auteur).

CHRONIQUES :

LETTRES ETRANGÈRES : *Thomas Mann*, *Livres et Revues* : Marcel Brion. — LES LIVRES : *L'Ombilic des Limbes*, *Le Pèse Nerfs*, par Antonin Artaud (Georges Bourguet) ; *Marcel Proust*, par Léon-Pierre Quint (Auguste Laget) ; *Quand on conspire*, par Raymond Escholier ; l'*Arrivée d'Armada*, par Paul Myrriam (Jean Ballard) ; le *Bachelier sans vergogne*, par Albert Marchon ; *Mary de Cork*, par J. Ressel (André Gaillard). — LES REVUES : Gaston Mouren et Georges Bourguet. — LA MUSIQUE : Gaston Mouren. — LA PEINTURE : Herrem. — LE CINÉMA : Jules Roque. — ECHOS. — LE MOIS FINANCIER : G. Lyon.

f

BUREAUX :
10, Quai du Canal, MARSEILLE -- 30, Avenue d'Eylau, PARIS

N° 74. 11me Année. Décembre 1925.

Les Cahiers du Sud

Nouveaux Trivia

de Logan Pearsall Smith

« Je m'évanouis dans le lointain et je disparais... », disait à ses lecteurs Logan Pearsall Smith, à la fin de *Trivia*. Notre joie est grande de constater que le parapluie qu'il inclinait contre le vent ne l'a pas, à jamais, soustrait à notre vue, et qu'il gardait en réserve pour son plaisir sans doute, autant que pour le nôtre, une nouvelle grappe de ses « morceaux de prose morale » (1).

(1) Les *Cahiers du Sud* ont la primeur des *Nouveaux Trivia* de Logan Pearsall Smith, traduits par Philippe Neel. Les Premiers *Trivia* avaient paru dans le sixième *Cahier vert*, en 1921. Valéry Larbaud, les préfaçant, présentait en ces termes Philippe Neel : « *L'auteur se montrait* (pour les traductions), *avec raison difficile. Pour traduire ces poèmes, il fallait, pour ainsi dire, travailler à la loupe et se servir des balances les plus sensibles. Ce fut alors que ces* « *Anges littéraires* », *dont parle Georges Meredith, intervinrent et me firent rencontrer l'auteur de la belle traduction de* « *Sous les yeux d'Occident* »*: Philippe Neel. Dès qu'il eut le livre entre les mains, Philippe Neel se mit à traduire. Et quand il eut fini, il fut récompensé de son labeur par un premier succès : l'approbation de l'auteur.* »

« *More Trivia* ». Encore des Trivia, grommelleront des censeurs moroses qui aiment à user de toute chose avec modération. Encore des Trivia, traduiront joyeusement les lecteurs moins rassis qu'une congénitale lassitude n'a pas blasés sur les mille surprises, sur les coq-à-l'âne innombrables de la vie quotidienne. Ceux là depuis l'heure matinale où ils passent leurs chaussettes, jusqu'à celle de la montre posée sur la table de nuit, rencontrent dans leur chambre, dans la rue, le métro, dans la boue des trottoirs ou la fuite des nuages, cent causes d'émerveillement et cent occasions de petites secousses que suscitent en nous une attitude ou un visage, une odeur qui flotte, un choc de mots, un soudain silence. Et ces personnages frivoles feront leurs délices du petit volume où Logon Pearsall Smith illustre à nouveau pour eux, avec les légendes qu'ils auraient voulu imaginer eux-mêmes, ces menues images de leur Grand-Livre quotidien.

Nous retrouvons, dans ce second recueil de Trivia, les petites fleurs précieuses, les *fioretti* de ce moderne Saint-François, « Elu et agneau de Dieu », qui chante

---

Logan Pearsall Smith est un Américain habitant depuis fort longtemps Londres. Agé d'une cinquantaine d'années, il est membre de la « *Society for Pure English* ». Smith est un lettré, un philologue et un grammairien qui jouit de l'estime unanime des lettrés anglais et américains.

Quant à son traducteur Philippe Neel, à qui nous devons de publier les *Nouveaux Trivia*, sa carrière de traducteur, quoique courte dans le temps, est fort abondante en... volumes. Se délassant de ses travaux de clinique — car Philippe Neel est médecin, comme son ami Georges Duhamel — il a déjà traduit, en outre des *Trivia* : les œuvres de Conrad : *Sous les yeux d'Occident, Lord Jim, Une Victoire* — ce dernier livre en collaboration avec Isabelle Rivière, et cet étonnant *Maire de Casterbridge*, de Thomas Hardy.

à sa façon, san Cantique du Soleil. Il peut bien railler un siècle d'où sont bannies les âmes sensibles et les belles à crinolines; il trouve encore des beautés au monde et s'envole trop souvent par-dessus les nuages pour nous faire croire tout à fait à sa sagesse désabusée. Il ne songe pas, au surplus, à jouer les Alceste, car, s'il se plaît à démêler dans notre race lunaire maints caractères de « notre oncle le Babouin », il n'hésite pas à reconnaître que nous sommes « la plus méticuleuse, la plus fastueuse et la mieux policée des races simiesques ». Son sourire est malicieux et amical et non point glacé : il se moque de ses contemporains, mais, jeté sur une île déserte, il appellerait de tous ses vœux un Vendredi, pour lui lire, mieux qu'à sa chèvre ou à son perroquet, de « Nouveaux Trivia ».

Fine malice, impertinence légère, et le choix précieux des mots, voilà ce que nous offrent encore les Nouveaux Trivia. Echos d'une voix familière et d'autant mieux aimée, où peut-être, à la mieux écouter, nous pourrons discerner un accent inconnu. Est-ce une émotion subtile qui la fait parfois trembler ? Oyez plutôt :

Philippe Neel est un lettré discret au goût sûr. On comprend, lorsqu'on le connaît, l'admiration et la sympathie qui lui firent admirablement traduire les poèmes sensibles et délicats de Smith. De tous ceux qui ont « importé » la littérature anglaise en France, Neel est à coup sûr celui dont la fidélité d'expression et de rendu est une des plus admirables. Il a horreur du bruit et de la louange inutiles, je m'arrête... il sourirait et cacherait l'éclair bleu de ses yeux derrière un grand lorgnon cerné d'écaille comme une lettre de deuil. — H.

FAVORIS

« *Il y avait une fois un jeune homme qui croyait voir*
« *la vie telle qu'elle était réellement, qui se flattait de*
« *la regarder en face, avec sévérité et sans illusion. Et*
« *il continua à la regarder avec la sévérité dont il se tar-*
« *guait pendant nombre d'années. Telle était son idée de*
« *lui-même; mais un jour, rencontrant de très jeunes*
« *gens, il vit, comme reflété dans leurs yeux, un vieux*
« *Monsieur aimable, à gilet blanc et à favoris « fin de*
« *siècle, amant des âmes, des couchers de soleil et des*
« *solutions nobles à tous les problèmes...*

« *Voilà ce qu'il vit dans les yeux de ces atroces jeu-*
« *nes gens.* »

Rien de plus, un soupir, un parfum de tristesse ; les années fuient, la tête grisonne, et l'on a beau affecter des allures grondeuses. Il y a comme une tendresse nouvelle dans ce petit livre; Logan Pearsall Smith rit bien à voir tomber une grosse dame dans la rue, ou son ami courir après son chapeau, mais il va tendre la main à la grosse dame et je ne suis pas même sûr qu'il ne cherche pas à rattraper le couvre-chef diabolique.

N'en concluons pas qu'il descende prêcher sur le trottoir; c'est un rôle qu'il laisse à son ami le Vicaire, et il persiste à chérir, par-dessus tout, les êtres d'élite, mieux prêts que d'autres à percevoir et à comprendre toutes les inflexions de sa voix. Peut-être seulement redoute-t-il moins la foule qu'autrefois, et qui sait? — la grâce le toucha-t-elle, ou ses souvenirs bibliques ?— il se sent presque une âme de moraliste, et s'il réduit les gens en pièces,

c'est aujourd'hui, « pour le mieux du monde »... pour les rendre « ...plus réels, plus significatifs, plus essentiellement eux-mêmes... »

Y réussira-t-il ? Il n'est pas assez néophyte pour se soucier de faire figure de réformateur. Au moins peut-il être assuré d'avoir, selon son désir, « fait quelque chose de délicat et de durable », une œuvre « ...qui ait le privilège de mériter l'approbation de toutes les autorités de l'univers..., comme ces poètes persans, qui avaient, nous dit-on, la bonne fortune de charmer, avec leurs poèmes, le soleil et le système solaire. »

Ph. NEEL.

LE FANTOME

Quand on s'entretient de Fantômes et de Revenants, je ne parle jamais de l'Apparition qui m'obsède, de l'Ombre qui me suit dans les rues ou du spectre si familier, si pareil à moi-même, et pourtant si détestable, qui s'embusque dans les vitrines de magasins, ou saute hors des glaces, pour me guetter au passage.

GRANDE MUSIQUE

De ma place, je pestais contre l'exubérance de son buste et l'agressif éclat de sa perruque. Comment écouter de la musique en une telle proximité de ces bas gueulards ?

Mais nos yeux se rencontrèrent ; en nos deux cœurs, la corde enchantée fut touchée; nous plongeâmes tous

deux dans le ciel par la même fenêtre. En cet instant de communes délices musicales, mon âme et l'âme de cette grosse dame se prirent par la main pour chanter à l'unisson, comme les étoiles du Matin.

DÉSENCHANTEMENT

La vie, me disais-je souvent, serait si différente, si seulement j'en avais un ; mais je n'en continuerais pas moins à fixer les uns aux autres des bouts de papier avec des épingles.

Opalescent, infiniment désirable, à la vitrine du papetier du coin brillait ce pot de colle de mes rêves. Tous lcs jours je passais devant, mais tous les jours mes pensées étaient distraites par quelque espoir ou quelque désenchantement, par quelque perplexité métaphysique, par quelque contemplation formidable des misères de ce monde.

Et brusquement, un matin, mes épingles lâchèrent. A cette crise j'opposai une décision virile : mettant mon chapeau, j'allai, jusqu'au coin, pour acheter trois pots de colle, que je rapportai avec calme à la maison. Enfin, le charme était rompu, mais, oh, à quel prix !

Epuisé et désenchanté, assis en face de ces pots de colle nauséeux, je n'avais plus rien à attendre, maintenant, que la mort.

RETARD

J'arrivai en retard, ce matin-là, au déjeuner, car je m'étais laissé retenir dans mon adorable bain chaud, par la pensée de tous les autres vrais penseurs, qui, à ce mo-

ment même — j'avais de bonnes raisons de le croire — noyaient avec délices le temps dans leur bain chaud, d'un bout à l'autre de Londres.

RETRAITE

« Quel insupportable jeune drôle ! » m'écriai-je dès qu'il eut quitté la pièce. « Comment tenir en place en écoutant pareilles sornettes? L'arrogance et l'ignorance de ces jeunes gens! Et les choses qu'ils écrivent, et leurs peintures ! »

« Tout cela n'est que pose et réclame », vous dis-je.

« Ils ignorent le respect! » criai-je.

Pourquoi m'indigner ainsi ? Je sais que cela fait blanchir les cheveux et raidir les jointures; pourquoi alors, en accablant les jeunes gens de façon aussi malsaine, me transformer avant l'heure en invalide et en vieille ganache ?

GRIEF

Ce sont toutes gens de manières élégantes et de réputation sans tache ; ils paraissent heureux de mes visites et écoutent mes anecdotes avec une impertubable attention. Je n'ai contre eux qu'un seul grief : ils conservent dans leurs demeures de fades bouquins, bourrés d'épithètes surannées, dont la seule proximité me cause, quand je respire, un léger sentiment de nausée.

Il y a, m'a-t-on dit, des personnes qui sont, de pareille façon, affectées par la présence des chats.

INSOMNIE

Parfois, quand je suis maussade et ne puis dormir, j'entame une discussion rageuse avec les Opinions qui

me déplaisent. Pareilles à des chauves-souris, monstres d'Erreur et d'Obscurité, elles battent des ailes par la chambre, et bien que les regards dont elles me couvent sortent des yeux de mes rudes adversaires du jour, bien que leurs voix soient les voix mêmes qui me réduisent souvent au silence dans la dispute, ce sont toujours, pourtant, dans ces controverses nocturnes, mes arguments qui n'admettent pas de réplique.

Je ne les épargne point; c'est à leur tour maintenant d'être cinglées jusqu'à la rage, et contraintes à ravaler leurs paroles.

VOIX

« Tu fumes trop ! » murmure insidieusement la voix faible de la Conscience.

« Tu es un raté, et personne ne t'aime », persiste à grommeler le Mépris de soi-même.

« A quoi bon tout cela ? » soupire la Désillusion, aride comme l'haleine du Sahara.

Je ne puis vous dire combien ces voix m'assomment ; mais je puis écouter tout le jour, avec une grave attention, ce suave Jésuite intérieur, qui s'obstine inlassablement à prouver que tout ce que je fais est destiné au bien public, que tous mes gestes, tous mes appétits et mes inclinations sont en prodigieuse harmonie avec la Raison Pure et les Préceptes de la Loi Morale.

TOURMENTS

Dans les bois qui entourent mon jardin et mon domaine familier se tapissent les épouvantes de la vie ; toutes me menacent : à certaines j'échapperai peut-être ;

des autres, je suis la victime résignée et impuissante. Tôt ou tard, — et si tôt pourtant, en tout cas ! — je tomberai comme j'en ai vu d'autres tomber, touchés par une invisible main.

Mais je ne pense pas souvent à ces terreurs, bien qu'il me semble, parfois, les entendre bouger dans les fourrés. Ce sont les petits tourments passagers qui me piquent et m'agacent, insectes vrombissants, nés sur le moment même, et destinés à périr avec le jour.

NE ME DEMANDEZ PLUS...

Mais où sont les neiges d'antan ?

Ne me demandez plus le destin des Rossignols et des Roses, où vont les vieilles Lunes, ni ce qu'il advient des poètes d'Oxford de l'an dernier.

L'AUBE

Mon imagination a ses palais de danse, comme l'Aube dans Homère; il y a des terrasses avec balustrades et fontaines de marbre, où des êtres de rêve sourient à mon approche; il y a des bois de houx, et des hêtres, à l'ombre desquels je parle indéfiniment ; des jardins plus radieux que tous les terrestres jardins, où des groupes de dames ne se lassent jamais d'entendre ma voix.

LE SABLIER

Au coin d'Oakley Street, je m'arrêtai, pour bavarder un instant avec ma voisine, Mme Wheble, qui attendait l'omnibus.

— « *Dites-moi, me demanda-t-elle, ce que vous portez là, dans ce drôle de paquet ?* »

— « *C'est un sablier* », *répondis-je, en le dégageant de son enveloppe de papier.* « *J'ai toujours eu envie d'un sablier, pour mesurer le temps. Quel mystère que le Temps, lorsqu'on y songe! Voyez! le sable coule, pendant que nous parlons. Je tiens ici, dans ma main, la plus puissante, la plus énigmatique, la plus fugitive de toutes les essences — le Temps, triste remède de toutes nos peines ; mais dites-moi! Voilà votre omnibus qui part. Vous allez le manquer si vous n'y prenez garde!* »

LOGAN PEARSALL SMITH.

(Traduit de l'anglais par Philippe NEEL).

Poêmes

PAYSAGE

Le ciel gris et mélancolique,
Traversé d'éclats de soleil,
De la pluie — et, du pont de brique,
La ville pleure de sommeil.

Des maisons à face branlante
Mouillant leur pied au fil de l'eau
Epaisse, flasque et nonchalante
Qui suit la courbe du côteau.

Au bord du fleuve, s'étend l'ombre
Des peupliers au front mouvant ;
Sur les collines d'azur sombre,
Tournent de grands moulins à vent.

Un paysage de Hollande,
Que j'évoque dans le désert
Aride, immense, de la Lande
Nue et triste comme la mer.

SOLITUDE

Quand d'autres s'en iront en un pays splendide
Pour cueillir les fruits d'or dont ma lèvre est avide,

Seule avec la tristesse en mon cœur orgueilleux,
Moi, je tendrai les poings en blasphémant les dieux,

Enchaînée à jamais à cette solitude,
Et n'ayant pour amis que mes livres d'étude.

Etre celle qui rit, marchant sur le chemin
Avec le compagnon qui lui donne la main ;

Etre une femme simple, aux gestes de lumière,
Qui déforme son corps à travailler la terre,

Qui mange du pain noir arrosé de sueur,
Mais qui presse, le soir, ses enfants sur son cœur.

DEPART

Appel strident de la sirène d'un vapeur
Le matin, sur la mer qu'enveloppe la brume ;
Et le ciel qui réjouit l'eau sombre, sans lueur ;
Au sommet des vagues, l'écume.

Brûlure de l'embrun, goûts d'algues et de sel
Sur les lèvres. Désir de fuir parmi l'espace
Pour guérir son cœur, las d'amertume et de fiel,
A bord de ce bateau qui passe.

Les quais tristes sont noirs de pluie et de charbon
Des matelots, ivres d'alcool et de voyages,
Courbent leur corps hâlé sous le poids du poisson
Et des paniers de coquillages.

Cris rauques, cette voix prenante de la mer,
Ce navire emportant mes rêves nostalgiques...
Je garderai toujours dans mon cœur et ma chair,
L'âpre désir de fuir vers des pays magiques.

Germaine EMMANUEL-DELBOUSQUET.

Vindex " Le Vengeur

Une mort stupide, oui, je te l'accorde; mais quant à être « l'œuvre d'une fatalité aveugle », comme je l'ai lu dans ton article nécrologique et comme tu m'as tout l'air de le croire réellement, ça, mon vieux, non! La mort de notre pauvre ami Pierre Gaschart est au contraire un exemple de ce que peut « le sort artiste », pour parler comme Montaigne — la Justice Immanente, pour user d'un grand mot. Il n'est peut-être pas nécessaire que le public sache la vérité sur le cas du défunt poète; mais, avec son dédain habituel de l'opinion, celui-ci ne m'a pas demandé le secret, lorsqu'il s'est ouvert à moi, une semaine avant sa fin. Nul scrupule ne me retient donc de te raconter ce que j'ai entendu — et ce que j'ai vu. Tu jugeras par toi-même qu'elle fut la part du hasard dans le trépas de l'ami Pierre.

J'étais allé lui serrer la main en passant, à la veille de partir en voyage, mais sans me douter le moins du monde que je lui faisais une visite de suprême adieu, car je ne devais rester absent qu'une dizaine de jours, et il me parut en santé normale — pour ses cinquante-sept ans. Je le trouvai au milieu de ses bouquins, debout et causant avec Albert Defrenne — le peintre — qui se disposait à prendre congé.

Comme à l'ordinaire, chez Gaschart, trois ou quatre représentants de cette baroque tribu de chats qu'il entretient en permanence, rôdaient par la pièce avec une désinvolture de maîtres absolus. Je n'aime guère ces félins hypocrites, et ils le sentent en général. Par politesse, néanmoins, j'allai pour en caresser un — un gris cendré tacheté de feu, qui se tenait sur un fauteuil, la

queue en crosse épiscopale, et me considérait avec méfiance. A mon geste, l'animal se hérissa, prêt à fuir. « Hé bien! Vindex! » fit Gaschart sur un ton de reproche. Et, allongeant la main, il ceintura le dénommé Vindex, afin de me le tendre. Mais le chat, soudain en révolte, gronda, se débattit, d'un coup de patte inattendu et brutal, planta ses griffes dans le pouce de son maître, et disparut d'un bond.

— Oh! la brute! Et vous ne bronchez pas, monsieur Gaschart ! Moi, si un chat me faisait çà, je l'étranglerais net.

Gaschart, en effet, n'avait pas eu le moindre mouvement de colère. Tout pâle, et sans répondre à la réflexion du peintre, il éleva la main à la hauteur de ses yeux, et considéra le sang qui gouttait.

— Ils reçoivent une jolie éducation, vos chats, s'indignait l'autre. Vous ne les punissez jamais ?

— Non. Jamais.

Et ce fut tout. Defrenne acheva de prendre congé, et sortit. Une fois seul avec moi, le vieux poète m'indiqua un fauteuil et s'assit également. Puis, le menton dans la main où son pouce enveloppé d'un mouchoir faisait une grosse « poupée » blanche, il reprit d'un air grave :

— Toi aussi, André, tu t'étonnes de ma longanimité ; tu ne comprends pas que je me laisse griffer bénévolement par mes bêtes...

« Devant Defrenne, je ne pouvais rien dire : Il n'est pas de notre génération, et il a fait la guerre, lui, comme combattant ; il a tué des Boches, et n'en a aucun regret... Avec toi, je puis parler : tu es de mon âge, tu as les mains pures : tu ne riras pas de mes remords.

« Car, pour t'expliquer mon indulgence, et par la même occasion ma manie des chats, comme vous dites tous, je dois te faire un aveu. Je suis... j'ai été... ou pour mieux dire, innocent aux yeux des hommes, je connais tous les remords d'un assassin.

« Ne prends pas cet air inquiet : ma raison est entière: cinq minutes de patience, et tu vas comprendre.

« On affirme qu'en matière de crime, il n'y a que le

premier pas qui coûte, et qu'un enfant cruel à l'égard des animaux finira volontiers par « tuer père et mère »... Quelle erreur ! Je crois, pour ma part — et mon expérience le démontre — que chacun de nous a en lui un certain taux de criminalité à réaliser — un ancêtre farouche à satisfaire, si tu aimes mieux — et que, la dose de meurtre une fois atteinte, c'est fini : l'appétit lui manque pour aller au delà. Ce goût du sang est merveilleusement développé chez une bonne part de nos contemporains, la guerre l'a bien fait voir : — un Defrenne, par exemple, a eu jusqu'au bout du plaisir à tuer ; — mais cela ne prouve rien contre mon principe.

« Il faut croire que j'étais piètrement doué sous ce rapport, car un seul meurtre suffit à saturer mon besoin — ma *libido* de tuer, comme dirait, je pense, Freud — à me libérer de l'ancêtre criminel... Et peu importe que ce meurtre n'ait pas même été commis sur un homme : il fut pour moi un événement capital, et il m'inspire aujourd'hui encore, après quarante-deux ans, les plus affreux remords.

« J'avais quinze ans. Futur poète, je me sentais déjà solitaire au milieu du monde, et j'en souffrais, cruellement. A cette heure, j'ai fini par comprendre que je ne partage pas les préoccupations sociales de mes congénères, et que je suis aussi loin d'eux que le serait, par exemple, un Martien frais débarqué de sa planète : — j'ai appris à refouler mes désirs d'expansion, à les faire passer uniquement dans mes vers. Mais, à quinze ans, mon besoin de fraternité sentimentale restait entier. Or, avec ma famille, je percevais trop le malentendu continuel pour oser me livrer ; et c'étais pis encore avec mes camarades, qui me flairaient « pas comme les autres » et se défiaient de moi. Mon isolement était tel que j'avais reporté mon désir de tendresse sur des animaux, lesquels me paraissaient plus proches — c'est te dire !... Pas sur les chiens, toutefois : ces classiques confidents étaient trop serviles. Non. j'aimais les chats. Les chats inapprivoisables comme moi, les chats libres et non soumis; domestiqués, mais indomptés. Je lisais

dans leurs yeux mystérieux des aspirations sœurs des miennes, et je plongeais ma pensée dans leurs prunelles verticales, qui se contractaient peu à peu sous la fixité de mon attention.

« Je possédais un superbe chat, gris cendré, tacheté de feu : — le « Vindex » d'aujourd'hui est sa réplique, du moins quant au pelage, car l'autre était fort doux. Je le chérissais. Parfois, je le serrais entre mes bras, avec des élans convulsifs, dans le trouble d'un sentiment informulé, que je devais plus tard reconnaître avec effroi, en étreignant une femme, à l'heure de l'amour... Perversion ? folie? Certes! Mais n'est-ce pas là, plus ou moins, le cas de tous les enfants, d'après Freud? Sans parler des hommes, bien entendu...

« Avec effroi, ai-je dit ; car dans ces crises démentielles qui me faisaient connaître une *libido* privée de son support normal d'érotisme, des impulsions sauvages, complémentaires en quelque sorte, se mêlaient au désir amoureux. Une hantise de férocité montait en moi — des profondeurs ataviques où le fauve contemporain des mammouths, il y a cent mille ans, joignit au désir de l'amour la soif du meurtre, comme d'une possession plus complète et définitive... Oui, je me sentais envahir par une âme étrangère, par une volonté farouche qui me crispait les doigts sur le cou de mon chat, et m'inspirait le désir soudain et brûlant de l'étrangler.

« Et alors, comme pour justifier ce désir, la méchanceté du monde m'apparaissait, dans un vertige : — la coalition ennemie de mes pseudo-semblables me tordait d'une précoce révolte contre l'humanité ; et, la durée d'un instant, je croyais presque tenir entre mes mains l'objet de cette inexpiable rancune.

« Mais l'abandon confiant de la bête, qui croyait à un jeu, et son ronronnement sous l'étreinte, me rappelaient vite à ma douceur habituelle, et luttant contre le cauchemar, je me délivrais de l'emprise assassine, desserrais mes muscles roidis par la volonté étrangère ; puis, avec un baiser frénétique parmi la fourrure chaude de mon ami — mon seul ami — je rejetais à terre le chat,

et pour m'épargner une tentation nouvelle, le renvoyais d'un coup de pied, violemment.

« A la suite de ces crises, c'étaient des explosions de larmes, des repentirs désespérés... Ou bien, dans l'exaspération de la rage insatisfaite, je m'en prenais à moi-même, me mordais les bras, me tailladais la peau, à coups de canif...

« Un jour où une punition injuste, en classe, m'avait frappé, au lieu de l'hypocrite coupable, que soutenaient les rires lâches de tous nos condisciples, je revins du collège, tordu de révolte, et soulevé par un vertigineux désir — de me trouver seul, croyais-je, seul dans ma chambre avec mon confident familier... Mais la porte à peine refermée et l'animal entre mes bras, je me sentis envahi par le désir pervers.

« Cette fois-là, ce fut soudain et irrésistible. La volonté étrangère — la volonté de mort — me posséda, sans même le prélude habituel des câlineries amoureuses qui semblaient le faire naître, au contact de la fourrure chaude. Avec la fatalité de gestes que nous imposent certains rêves où l'on se regarde agir, j'arrachai le tapis de la table, emmaillotai le chat confident et joueur dans l'étoffe que je nouai autour de son cou — et, de toute ma force, je serrai... Ah ! quel souvenir ! je sens passer le froid de la mort et du désespoir, à revivre la minute abominable... Le chat avait la tête dégagée, et je le regardais dans les yeux, à bout de bras, tandis qu'il suffoquait, sous ma pression rigide. Il comprenait, enfin, Une sorte de hurlement rauque, un râle étouffé, qui me résonne encore aux oreilles, s'échappait de sa gueule béante, aux moustaches hérissées, dans une grimace de douleur atroce. Ses yeux exorbités, aux pupilles énormes, avaient un regard humain... Je serrais toujours — ou plutôt non: une force étrangère serrait, à l'aide de mes muscles. Quelqu'un, en moi, jouissait atrocement de sentir sous mes doigts craquer les cartilages et les os du cou mince, et sursauter dans les plis du tapis les spasmes du misérable agonisant... Quelqu'un... Mais un autre, le vrai moi, défaillait d'horreur, à voir dans les

prunelles dilatées s'élargir l'épouvante de la mort et le reproche infini... Ah! ce noir regard de mon compagnon aimé, de mon seul ami, qui mourait, assassiné par moi !... »

Gaschart baissa la tête, et voilà son visage, de sa main où la « poupée » blanche se teignait de rouge. Il se tut plusieurs minutes, frémissant. Mais l'un des chats restés dans la pièce bondit soudain sur ses genoux et s'y leva, l'œil en coulisse. Calmé, eût-on dit, par cette présence, le poète se redressa, et tout en flattant l'animal, reprit :

« Le trépas de ma victime n'avait point épuisé les énergies farouches : elles continuèrent à me posséder, et j'allai jusqu'au bout de mon rôle. C'était l'hiver ; un grand feu de houille flambait dans la cheminée : je démaillotai le cadavre inerte, lourd et mou, le jetai dans les flammes, et l'y regardai brûler, longuement... Il ne resta de l'aventure que quelques débris d'os calcinés, très blancs, parmi les cendres.

« Dès lors, ma *libido* criminelle disparut. A quinze ans, j'avais satisfait l'ancêtre farouche ressurgi des profondeurs ancestrales — ressurgi en ma personne à la vie éphémère. Et il retomba, pour jamais, au non-être. Mais dans ma solitude d'âme que rien n'a pu rompre, loin de s'atténuer et de pâlir, la mémoire de mon crime est revenue me hanter chaque jour. Depuis cette époque, je souhaite en vain une expiation. Ma « manie » des chats n'est qu'un moyen d'alléger le remords : quand je caresse un chat, je me sens presque pardonné : j'oublie. Mais si je suis privé de leur société, en exemple — et je voyage le moins possible — le souvenir me harcèle et je me fais horreur... C'est enfantin, je l'avoue; ridicule; mais je n'y puis rien : mon imagination me damne, pour l'éternité, à cause de cet assassinat. La mort seule... Si je payais de ma vie, alors seulement je me croirais sauvé. C'est dans ce désir fou que j'ai nommé « Vindex » mon agresseur de tantôt. Mais quelle apparence qu'un chat bien traité se fasse jamais,

au delà d'un coup de griffe, le vrai vengeur de son sosie assassiné? J'ai encore ma raison, malgré tout, et je n'ose espérer que « Vindex » grandira, lui aussi, à l'égal de mon remords, et, devenu tigre, finira un jour par me dévorer... »

Telle fut la confession de Pierre Gaschart. Malgré son trouble réel, qui me démontrait l'authenticité de l'aventure, je n'y ajoutai que peu d'importance, et ne voulus voir dans son récit qu'une sorte d'amplification poétique... Après un bout de causerie sur d'autres sujets moins lugubres, je laissai notre ami presque rasséréné — et en tout cas sans nul soupçon de sa fin proche. Je partis le lendemain. Faute de temps pour lire les journaux, en voyage, ce n'est qu'hier, à mon retour, que j'ai appris sa mort et lu ton article nécrologique... Mais tu sais, à présent, ce que je voulais dire, tout à l'heure, avec ma « justice immanente »... L'écorchure négligée, la plaie envenimée, le tétanos: la mort — tout cela, ce ne fut pas « l'œuvre d'une fatalité aveugle », comme tu l'as écrit, et comme le public continuera de le croire — ce fut bel et bien l'œuvre d'un « sort artiste », ayant choisi pour instrument le chat « Vindex », le vengeur...

Gaschard l'a-t-il compris, dans la lucidité de la fièvre ? le poète a-t-il béni le châtiment qui le délivrait de sa terreur? Est-il mort apaisé, dans la sérénité de l'expiation et cessant de se croire damné pour son crime?... Je le lui souhaite, sinon pour la tranquillité de sa vie future, au moins pour la consolation de ses derniers moments.

Théo Varlet.

Jean Giroudoux

II

L'AME

Car je possède en moi tous les pays de prix
Et les azurs et la jeune Oise,
Et le cœur délicat, neigeux, rose et fleuri,
Des adolescentes chinoises...

(C^sse^ DE NOAILLES).

« Il n'y a plus que l'homme avec sa tendresse, sa « noblesse, son angoisse, son déchirement, son goût « passionné de tout étreindre et d'aller au-delà de ses « sentiments, au-delà de ses pensées, presque au-delà « de soi-même. »

« Il y a plus que l'homme, il y a l'homme essentiel « qui les résume tous : le poète. » (1).

M. Dubech lui affirme: « Nous ne croyons pas que « M. Giraudoux ait jamais été poète, trait rare dans « notre génération. »

(1) Edmond Jaloux. — *Revue Européenne*, 1er Mars 1923.

L'âme d'un homme qui suscite de tels éloges et de tels blâmes ne doit pas être médiocre. Il y a en elle une grandeur... vraie ou fausse — et dans ce domaine abstrait bien malin celui qui définira ces grands mots ! Cette grandeur nous allons la chercher, essayer d'en retrouver le sens.

Jean Giraudoux écrira un jour :

« Il y a trop d'échos pour moi en ce monde. » (1).

C'est là encore le grand cri romantique de Hugo.

Cette merveilleuse réceptivité va faire de Jean Giraudoux un miroir où toute la vie, où toutes les nuances vont venir se réfléchir.

Les images nous reviendront déformées, comme au cœur d'un miroir concave, ou convexe.

Mais la forme de ce miroir est moins simple Le sens des déformations dans l'œuvre de Jean Giraudoux va nous donner la forme du miroir — la qualité de l'âme.

S'il fallait situer la sensibilité de M. Jean Giraudoux, il nous faudrait citer bien des noms. Il y a en lui du Racine, du Musset, du Sterne. Il est très près des poètes japonais desquels il apprit la perspective ; il a parfois la mièvrerie des petits poètes du XVII^e^ et de la fin du XVIII^e^. Il est classique avec la langueur harmonieuse de Chénier. Romantique avec l'espièglerie d'un Musset. Il est... M. Edmond Jaloux l'a bien dit, il est poète.

Jules Lemaître ne disait-il pas pour Anatole France ce qu'on y retrouvait le style de tous les grands auteurs aimés, et que malgré tout c'était de l'Anatole France.

Pour Jean Giraudoux, vous pouvez sourire, vous

(1) *Adorable Clio*, p. 63.

émouvoir de vingt rappels. Ce sera toujours du Jean Giraudoux. La qualité de son âme est unique.

« C'est un esprit d'agilité. » et plutôt une âme de curiosité, faite d'interrogations perpétuelles.

Ame de poète sensible à toutes les manifestations de l'univers. Sensible à l'amour, à l'amitié, à la jeunesse, à la nature, aux bois, aux fleuves, aux étoiles, aux plus humbles, à tout et à tous.

Mais cette âme est simple et limpide.

« Les vertus, les mouvements de l'univers ne se « reflétaient dans Bellac qu'ordonnés, et si visibles « qu'ils étaient inoffensifs. Janvier y était toujours « froid. Août toujours torride, chaque voisin n'avait à « la fois qu'une qualité ou qu'un vice, et nous appre- « nions à connaître le monde, comme il le faut, en « l'épelant par saisons et par sentiments séparés. » (1).

Et Jean Giraudoux se livre un peu plus lorsqu'il écrit :

« Nous avions des yeux sans double fond, un cœur « ovale et qui jamais ne se mettait de biais. » (2).

Et cette admirable page, qui suffirait à elle seule à définir tout l'auteur de *Simon* :

« En nous bougeaient les germes de notre vie « future, tous probables, tous contraires, tous désira- « bles; notre mort prochaine, immédiate, mais enla- « cée à notre mort lointaine, à notre éternité ; notre « cœur toujours calme et notre cœur toujours agité, « l'un près de l'autre, se chevauchant comme les « visages d'époux royaux sur des médailles ; nos époux, « nos amants jouant avec notre jalousie féroce, notre

(1) *Suzanne et le Pacifique.*

(2) *Suzanne et le Pacifique.*

« confiance aveugle, les voyages à Bornéo, ces tem-
« pêtes délicieuses, ces beaux naufrages, mais aussi ce
« séjour bienheureux, immuable dans Bellac, où nous
« étions nées; cet étranger brun et chéri, auquel nous
« commandions, mais avec ce Français blond et un
« peu bougon, à grande jaquette, près de qui nous
« vivions, passionnées, dans une fausse crainte ; et ces
« aveux en plein salon à celui qui ne veut pas com-
« prendre; et cela juste devant celui qui nous poursuit;
« et cette décision de s'abandonner à tous — à per-
« sonne ; et cette soif de modestie, d'effacement ; et
« tous ces millions, et ces orgies et ces honneurs ; tout
« cela s'agitait en nous, de la taille à peu près de
« souvenirs d'un an. » (1).

M. Giraudoux a une âme, une âme pour tout recevoir, pour tout accepter. Nul comme lui n'est lâche devant chaque impression, devant chaque désir. Il accueille tout du même air réjoui. C'est en enfant martyr qui reçoit les flèches de l'impie avec un sourire.

Jamais peut-être un écrivain n'avait ainsi que lui été prêt à tout exprimer, à tout refléter.

M. Jean Giraudoux est un miroir. Au Mans, dans le Jardin Botanique, près de la porte d'entrée, il existe une grosse sphère argentée, où se confondent les images des cygnes, la démarche épaissie des promeneurs, le frissonnement courbe des arbres. M. Giraudoux est cette sphère.

Suzanne, dans son île, regarde, sympathise éperdûment avec tout ce qui se présente à elle. Rien ne lui est indifférent, mais aussi elle n'éprouve pas pour un

(1) *Suzanne et le Pacifique.*

oiseau inconnu plus d'enthousiasme que pour un arbre découvert la veille.

Les rêves ont pour elle une valeur égale à la réalité.

Elle accorde à sa fantaisie la même indulgence qu'à sa raison.

M. Giraudoux est un dynamomètre qui marque du même poids tous les événements de la vie.

« Certains passages de *Suzanne et le Pacifique*, écrit Pierre Mac-Orlan, sont semblables aux détails précieux de certaines tapisseries. »

Tout est précieux chez M. Giraudoux, ou rien. Tout se ressemble, tout est lui-même. Chaque ligne est l'expression d'un mouvement de son âme.

« Ce qui se cache sous les multiples incarnations de « ce moderne Shîva, c'est le génie même de la fantai- « sie, un espiègle et malicieux démon qui transforme « toute chose de sa baguette magique.

« Le génie longtemps exilé de notre littérature, d'où « le chassaient à la fois les arrêts vigoureux de Sainte- « Beuve et les fumets échappés du *Ventre de Paris*, « y rentre triomphalement et y fait la loi pour le mo- « moment. Je ne dirais d'ailleurs pas sans nuages. Mais « qu'importe à l'esprit de la fantaisie les déprédations « de ses sectateurs? Jean Giraudoux, sur deux ailes « de sylphe, plane bien au-dessus. » (1).

Concluons sans plus tarder: M. Giraudoux a une âme, une âme française, une âme de fantaisie — et nous voilà très loin de M. Dubech.

(1) Ed. Jaloux, *Revue Européenne*.

ELOGE DE JEAN GIRAUDOUX

En écrivant ces mots, j'ai peur. J'ai peur de n'avoir pas montré combien Jean Giraudoux est attachant. J'ai peur que ses détracteurs se servent de mes louanges pour le critiquer de plus belle.

Ai-je démontré que M. Jean Giraudoux était un écrivain remarquable ?

Ai-je eu raison de M. Dubech ?

Ai-je bien appuyé sur la merveilleuse originalité de M. Jean Giraudoux ?

Ai-je dit qu'il avait une âme, qu'elle était sensible et frissonnante comme les beaux et souples peupliers de l'Ile de France ?

Ai-je convaincu qu'il aime passionnément la raison ordonnée, puisqu'il aime ce que son pays a de plus sensiblement raisonnable, Versailles... et le Limousin.

A-t-on assez senti que l'auteur de *Siegfried* a été un chef d'école involontaire, qu'il a été le moins livresque de nos auteurs, celui qui a le plus rajeuni le classicisme sans s'en écarter d'un pouce ?

Ai-je dit qu'il était de la race des observateurs sensibles et un peu ironiques, qu'il était fabuliste comme le bon Jean de La Fontaine, parfois aussi aigu que La Bruyère — relisez son portrait de *Don Manuel le Paresseux*, de l'Indifférent, de l'Egoïste.

Ai-je dit aussi qu'il a renouvelé la vision de la guerre, que lui seul a su avec tout ce qui semblait étranger à elle, nous la rendre vraiment sensible, présente, ordinaire et extraordinaire à la fois.

Tout cela je l'ai senti, et beaucoup de mes amis, beaucoup de ceux de ma génération l'ont compris avec moi.

*
* *

M. Jean Giraudoux sera toujours un sujet de division. Il sera aimé et détesté. Les brillantes qualités pour les uns seront des défauts pour les autres. Rien n'empêchera cela d'être.

Pour moi, en commençant cette étude, je n'avais lu que l'œuvre de Jean Giraudoux, je n'avais rien lu sur elle, ni sur lui; éloge, blâme, critique, tout cela m'est arrivé pendant que j'écrivais, que je sentais croître en moi un besoin de justice et d'équilibre.

J'ai été très surpris de trouver sous la plume de Mlle Henriette Charasson (1) des phrases comme celle-ci :

« Sait-il au moins voir la vie, la nature, le monde. Non pas, il déforme, même quand il se regarde lui-même... il se crée une personnalité avec du factice, comme on voit les insolents dans la vie se créer une personnalité a force de goujaterie. »

La violence de l'attaque nous fit sourire, puis douter, comment croire à la sincérité d'un tel éreintement ? Et nous sommes tentés de croire que Mlle Charasson s'est créé un jugement avec du factice, avec des insolences

(1) *La Minerve Française*, juin 1919.

empruntées à un mot d'ordre interprété trop à la lettre.

Ce « haïssable moi » reproché à Jean Giraudoux fait nos délices dans Proust, dans Racine, voire même dans Pascal, dont il ne fut qu'une excuse gratuite. L'acharnement de M. Dubech nous surprit aussi, mais alors nous avons compris que ces critiques étaient, comme certains jugements correctionnels, établis avant l'audience.

Les détracteurs semblent avoir jugé par défaut.

Devant un tribunal, non prévenu, M. Jean Giraudoux sera toujours acquitté — si au moins M. Dubech l'avait condamné avec sursis !...

Les amis un peu tièdes de notre auteur se présentent avec d'infinies précautions.

Pourquoi tant d'avertissements ?

Le 16 décembre 1904, une petite revue marseillaise — qui valait 15 centimes, et paraissait irrégulièrement — *Marseille-Etudiant* — publiait la première œuvre de M. Giraudoux. C'était le numéro 17 de cette revue, qui n'en eut d'ailleurs guère plus. Voici comment le rédacteur en chef, M. Jean Audouard, présenta aux lecteurs M. Jean Giraudoux :

« Nous sommes heureux de publier dans notre « numéro du 15 décembre une nouvelle (*Le dernier « Rêve d'Edmond About*) d'un jeune littérateur qui « ne tardera pas à se faire un nom dans les lettres et « qui, pour le moment, se contente d'être un des plus « brillants élèves de l'Ecole normale. M. Jean Giraudoux, l'auteur en question, n'est pas ennemi de la « fantaisie la plus truculente; il se complaît dans le « domaine du fantastique et de l'irréel, mais un fan« tasque savoureux à l'excès et un irréel particulière-

« ment attachant. Sa nouvelle, qui est un petit chef-
« d'œuvre de malice, une merveille d'ironie, de verve
« caustique et mordante, pourra paraître bizarre, n'ou-
« blions pas qu'il s'agit d'un rêve, c'est-à-dire d'une
« suite d'événements qui sont d'une invraisemblance
« voulue, mais dont la succession purement imagi-
« naire, présente un intérêt. Et ce que l'on appréciera
« surtout dans l'œuvre de M. Jean Giraudoux,
« c'est l'art charmant qu'il a su y introduire, un style
« remarquablement exact, nerveux et sûr, et enfin des
« qualités de forme, de pensées et de sentiments qui
« dénotent un véritable tempérament littéraire. »

Nous ne saurons trop rendre hommage à la clairvoyance de M. Audouard. Ne sourions pas des précautions de ce premier appariteur, il fallait en 1904 beaucoup de bon sens pour si bien augurer d'un inconnu qui a fait ses preuves.

Dès lors, toute l'œuvre est là, charmante, légère, mousseuse, avec sa logique un peu capricieuse.

Et le premier mot écrit sur elle pourrait être le dernier : « N'oublions pas qu'il s'agit d'un rêve. » D'un rêve que nous prolongeons à plaisir, qui a en nous des résonnances lointaines, irréelles, inattendues.

Nous ne pouvons rien contre le charme d'un rêve.

M. Giraudoux, par son idéalisme, par son amour des petites manifestations de la nature et du moi, nous a rejeté loin des lourds problèmes naturalistes.

Nous avons, grâce à lui, pris un bain de lumière, d'une douce lumière papillotante comme il en pleut entre les arbres aux longs jours de l'été en fleurs.

Goûtons à son commerce un plaisir vif et rapide.

N'aimez pas trop vite Jean Giraudoux, mais décou-

vrez-le peu à peu. Chacune de ses phrases est un morceau des bandelettes qui entourent son âme et son cœur, la momie souriante et apaisée de ses Jean successifs. Soulevez les bandelettes. Comme l'*Homme à l'oreille cassée* d'Edmond About — premier signe sous lequel évolua Jean Giraudoux, la momie va revivre pétulante, ardente, délicieuse.

Soulevez toujours et encore les bandelettes. Vous sentirez les pulsations de ce cœur, les palpitations de cette âme, la grâce exquise de cette intelligence, l'infinie douceur de cette intelligence française mesurée et légère, insouciante et réfléchie.

Soulevez les bandelettes... les Jean, loin de s'émietter, s'agiteront, vivront, seront vos meilleurs amis.

« Mais ce n'est pas une explication quelconque qui « pourra donner une idée de la place que tient Jean « Giraudoux dans sa génération. Comme tous les « hommes qui ont apporté sur le marché des idées et « des images, des expressions et des réactions vraiment « nouvelles — je ne dis pas des idées — Jean Girau- « doux est difficile à définir. Plus tard, la critique le « placera à la tête de tout un groupe d'écrivains et fera « de lui un inspirateur, ce qu'en d'autres termes, il est « de bon ton d'appeler un maître. » (1).

*
* *

Un maître, pourquoi pas !

Mais un maître sans despotisme. Le créateur d'un ballet harmonieux qui toujours survivra à la réalité pho-

(1) Pierre Mac-Orlan. Préface de la *Pharmacie*. Stock.

tographiée par des kodaks sans mémoire. L'œuvre apparaîtra dans toute son harmonie légère et éclairée comme s'il s'agissait du plus fantastique et du plus subtil des spectacles... un rêve.

L'œuvre de Jean Giraudoux est un rêve qu'il a toujours signé.

PIERRE HUMBOURG.

Juillet-Octobre 1925.

APPENDICE

Depuis que nous avons terminé cette étude, M. Jean Giraudoux a commencé de publier *Bella* dans la N. R. F.

Il semble que toutes les qualités de l'auteur se confirment dans les pages que nous avons lues.

(1) De nombreux pastiches de Jean Giraudoux ont été publiés ces dernières années. Le meilleur, incontestablement, est la lettre de *Jean Giraudoux à Paul Morand*, de L. Martin-Chauffier (Correspondances Apocryphes, Plon 1923). G. Armand Masson, dans le *Parfait Plagiaire* (Le Siècle, 1924) intitule le sien *Lydia Mikhaïlovna*, déjà plus outré, beaucoup plus chargé que la lettre plus haut citée.

Enfin, M. Paul Reboux semble n'avoir que très mal compris le mécanisme de Giraudoux dans sa dernière série d'*A la manière de...*

La plus étonnante des réussites semble encore ce *June Philippe et l'Amiral* (Simon, Kra, 1924) de Pierre Girard. Style, mécanisme des images, naissance de l'idée, tout est emprunt à Giraudoux, avec une fantaisie charmante qui rend ce petit livre unique... et sans lendemain... mais hélas suivi de *Lord Algernon*.

(2) Style. — Nous nous en tenons pour ce mot à la définition de Gabrielle d'Annunzio dans les *Vierges aux Rochers*. (Voir la mort de Socrate).

(3) Ce sont ces petites notations aigües, brèves, sèches qui ont fait comparer l'art de Jean Giraudoux à celui de Jules Renard.

« C'est du Jules Renard, direz-vous ? — Je me plais à voir là moins imitation que rencontre. » (André Gide, *Nouveaux Prétextes.*)

« Les images de Jules Renard, auxquelles on a comparé souvent celles de Giraudoux, se présentent isolées, brèves, montées en épingle, avec des espacements entre elles qui permettent au lecteur de reprendre haleine. Elles ne se chevauchent pas, ne s'entassent pas comme chez Giraudoux. » (B. Crémieux, *XX[e] siècle.*)

« Ses images sont organisées suivant le procédé de Jules Renard. Ce sont les mêmes notes brèves, les mêmes vues frappantes... elles ne sont point l'effet d'une imitation concertée.» (Pierre Liévre, *Esquisses critiques.*)

« M. Crémieux prévient encore qu'il faut se garder de voir dans les tortillements de M. Giraudoux de simples divertissements littéraires à la Jules Renard. » (L. Dubech, *Les Chefs de File.*)

« Mais alors que Jules Renard, sec et bref, semble pourchasser comme une dangereuse ennemie, toute intervention de l'imagination dans ses notes, et somme toute se réduire à la description pure, M. Jean Giraudoux se laissait aller à cette imagination avec un plaisir évident. » (Francis de Miomandre, *Le Pavillon du Mandarin*, 1921, Emile Paul, éditeur.)

(4) M. Jean Giraudoux a d'ailleurs déclaré :

« Je n'ai jamais eu la prétention de faire un roman ou une composition littéraire quelconque.

« ...*Siegfried et le Limousin* m'a demandé 27 jours, je prends une feuille blanche et je commence à écrire, les personnages naissent au fur et à mesure ; au bout de cinq ou six pages, j'y vois clair... » (Frédéric Lefèvre, *Une heure avec...*, *Documents bleus*, N. R. F., 1924).

(5) « Ce ne sont jamais d'ailleurs les histoires qu'il invente qui font les livres de M. Jean Giraudoux. Pourtant jamais non plus, il ne veut d'un sujet *quelconque*. Le peu de filet qu'il lui faut pour tendre sa luxuriante broderie, il le veut d'un dessin choisi. Ce virtuose des mots, des couleurs, des images, a le goût

du péril jusqu'à se proposer des thèmes difficiles, quitte à escamoter la difficulté avec une désinvolture et un talent exquis. »

(François Prieur, *Petit Provençal*, 20 novembre 1922.)

Nous avons essayé de montrer que M. Jean Giraudoux prenait au contraire un sujet quelconque — et non pas un sujet romanesque — ni même de roman. Quant aux thèmes difficiles, il n'y a je crois que des difficultés de sensibilités de la part du lecteur. Difficiles parce que renouvelés ? Peut-être ?...

(6) C. F., Marcel Proust : « La vraie variété est dans cette plénitude d'éléments réels et inattendus dans le rameau chargé de fleurs bleues qui s'élance contre toute attente de la haie printanière qui semblait déjà comble, tandis que l'imitation purement formelle de la variété (et on pourrait raisonner de même pour toutes les autres qualités de style) n'est que *vide et uniformité*. Cest-à-dire ce qui est le plus opposé à la variété, et ne peut chez les imitateurs en donner l'illusion et en rappeler le souvenir que pour celui qui ne l'a pas comprise chez les maîtres... »

« D'ailleurs toute nouveauté, ayant pour condition l'élimination préalable du poncif auquel nous étions habitué et qui nous semblait la réalité même, toute conversation neuve, ainsi que toute peinture, toute musique originales, paraîtra toujours alambiquée et fatigante... (*A l'ombre des Jeunes Filles*, t. 1, p. 114-15.)

Pour ce qui est *vide et uniforme*, nous avons tenté de montrer que le style de Giraudoux ne l'est jamais. Quant aux derniers mots, l'exemple de Debussy et de Proust lui-même couvre assez bien notre auteur.

(7) « Une atmosphère de poésie, d'une poésie charmante, subtile, rêveuse, châtoyante, enveloppée, baigne ces jeux brillants, ces acrobaties intellectuelles et leur donne un sens nouveau... » (Francis de Miomandre.)

(8) Le livre de M. Dubech me plait en maint endroit. Il ne s'agit pas là de discuter le talent de M. Dubech, qui est réel, j'aime sa sincérité, je lis toujours avec plaisir ses chroniques dramatiques dans l'*Action Française*, certains de ses articles dans l'*Eclair*. J'ai l'impression que l'*éreintement* de Jean Giraudoux correspond à un système qui n'a que de très lointains rapports avec les nécessités littéraires.

Voici certains extraits sur M. Dubech et son dernier livre. De l'*Intransigeant*, Les Treize :

« On retrouvera même dans un volume cette étrange conclusion sur Jean Giraudoux : « ... Quand on nous demande de désigner le plus mauvais écrivain de notre génération, nous n'hésitons jamais. D'un cœur léger, nous tendons à M. Jean Giraudoux la palme du martyre. »

« Opinion à quoi l'on n'est pas obligé de souscrire. Mais ce ton catégorique n'est-il pas préférable aux faciles procédés d'embaumement que l'on pratique si souvent pendant la vie terrestre d'un écrivain ? »

Louis Laloy : *Comœdia :*

« Sans doute, soumis à une commune loi sur laquelle je me suis à plusieurs reprises expliqué moi-même, M. Dubech comprend mieux ce qu'il aime que ce qu'il déteste, et c'est ainsi que les plus instructifs chapitres de son livre sont certainement ceux où il apprécie M. Jean Giraudoux. »

Enfin, M. Robert Kemp, dans la *Revue Universelle :*

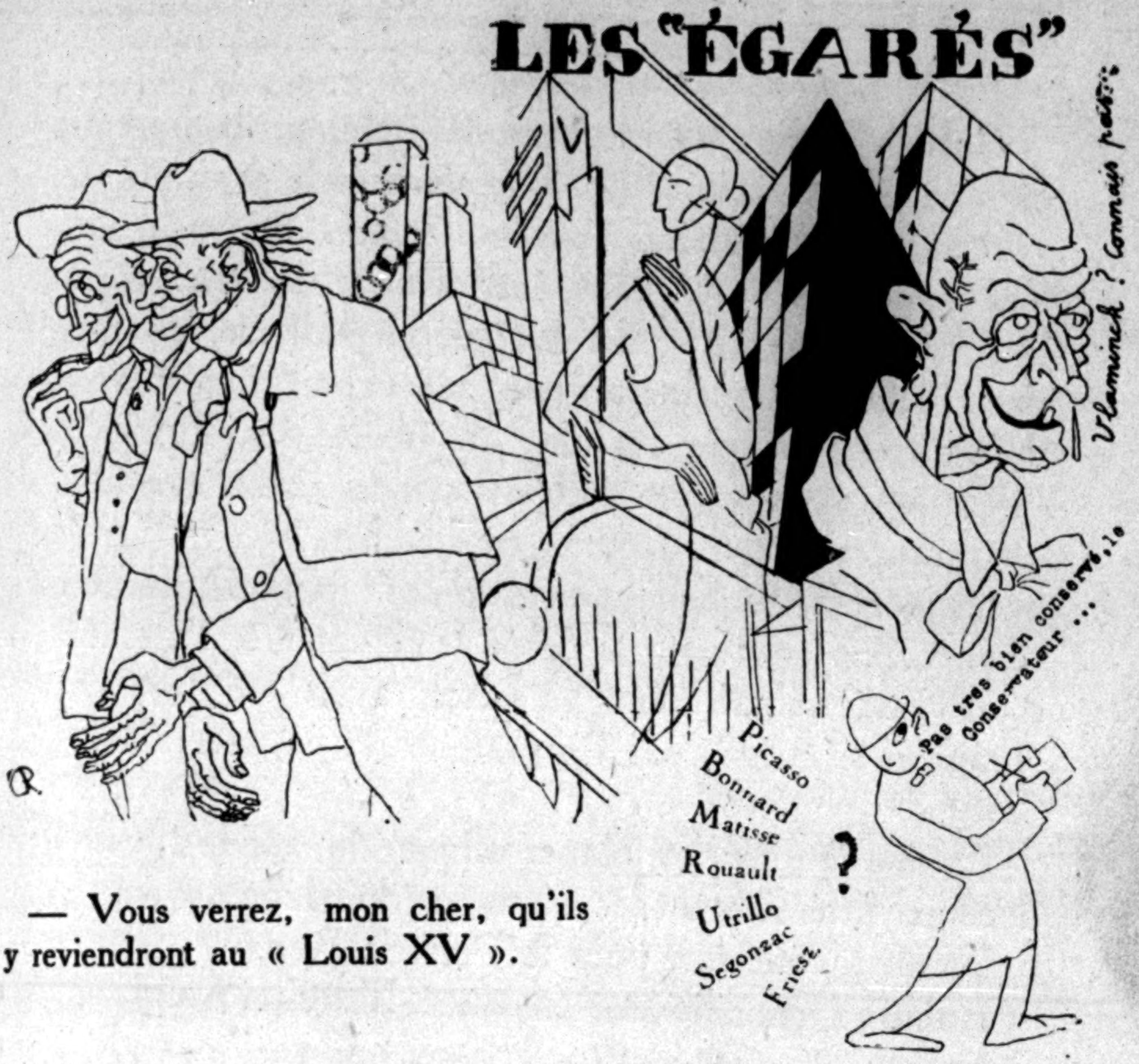
« Il sait résister à certains enchantements ; ni les fameux « rapports inattendus », ni les allégories de *Suzanne et le Pacifique* ne le conquièrent. « La première qualité d'un écrivain est de voir le réel, idées, sentiments ou monde extérieur. » Voilà qui est net. Je ne crois pas qu'on puisse raisonnablement mettre en doute ce principe. Mais l'application en est assez délicate, et vous aurez du mal à persuader un admirateur de M. Jean Giraudoux que son grand homme ne sait pas voir le réel. »

M. Louis Laloy semble avoir vu très juste. Et l'on pourrait peut-être fort embarrasser M. Robert Kemp et M. Lucien Dubech lui-même en lui demandant : « Qu'est-ce que la réalité ? Qu'est-ce que voir réel ? »

(9) « Imaginez un univers, à première vue, semblable au nôtre, mais où les lois de la pesanteur seraient constamment voilées ; un cerveau mieux organisé que le nôtre, mais fonctionnant différemment...

« Chacun de ses ouvrages est un tapis volant. Derrière ses grandes lunettes de myope et de mandarin, suffisamment ironique, il observe tout, le visible et l'invisible. Il compte, combine, prévoit, recherche la difficulté, joue au mah-jong, avec les saisons et les fleurs. Le contrôleur des poids et mesures hausse les épaules. Le poète, comme le nègre, continue. »

(Paul Fierens, *N. R. F.*, 1er octobre 1924.)



— Vous verrez, mon cher, qu'ils y reviendront au « Louis XV ».

Les Invalides

DIALOGUE SUR UNE EXPOSITION DEFUNTE

Les Arts sont les enfants de la Nécessité.

(La Fontaine).

Connaissez-vous Baruch ?

Non ? C'est un irritant personnage de mes amis, que je trouve toujours errant comme une ombre, sur mon chemin, dès que je ressens l'âcre désir de me mettre en colère ou de me battre.

Baruch vint au monde avec des opinions conservatrices un matin de juin 1848. Une barricade avait été élevée place du Panthéon sous les fenêtres de sa maison. Les douleurs d'un enfantement difficile, le vacarme de la fusillade eurent tôt fait de tuer sa malheureuse mère dans le moment même où elle accouchait d'un fils qui devait toute sa vie maudire la liberté, les Droits de l'Homme, et ce peuple de Paris sanguinaire et impitoyable pour les pauvres femmes en couches.

Sa jeunesse fut celle d'un étudiant appliqué, barbu et correct. Son goût pour le dessin le désigna à l'attention d'un vieux peintre dont la raison avait été fortement ébranlée, en 1839, par l'apparition du premier daguerreotype.

La mie de pain en blanc sillage du rapin taciturne découpa littéralement les esquisses du débutant qui se préparait à concourir pour le Prix de Rome.

Enfin, le jeune homme parvint à flirter un peu avec la Renommée — cette affreuse grue qui va jouer de la trompette sur les toits, chaque fois qu'elle change d'amant — la critique modérée ayant remarqué quelques-unes de ses œuvres, parmi lesquelles une eau-forte allégorique dédiée à la gloire de Richard Wallace qui venait de doter Paris de petites fontaines.

Il avait alors 24 ans. Au Salon de 1873, il tourna brusquement les talons devant Manet à qui un sot avait voulu le présenter.

Ce sont là les héroïques souvenirs qu'il aime à évoquer de sa voix de disque usé.

Baruch est décoré, mais on sent bien qu'il ne peut se consoler de l'abolition de ces ordres royaux et catholiques qui allaient du blanc lilial au bleu pâle, en passant par les gammes les plus délicates. Ce charmant fossile

porterait sa moire de demi-solde à contre-cœur s'il n'accordait à la Légion d'Honneur un inestimable prix, mais il ne pardonnera jamais à l'Empereur d'avoir choisi cette couleur de révolte qui pèse si lourdement aujourd'hui à la boutonnière des vieilles personnes surannées.

Baruch est élégant, mais son élégance que l'on tient ordinairement pour originale, était fort courante vers 1860; il porte le mac-farlane, la haute cravate noire à trois tours; ses chaussures sont à élastiques et son veston droit a des petits revers haut-perchés, comme en portent encore les mormons, les pasteurs et les cow-boys en voyage de noces, s'il faut en croire l'honorable Jesse Lasky, de Los Angelès.

Baruch est cultivé et érudit, mais son érudition s'arrête au seuil du vingtième siècle qu'il trouva prodigieusement « stupide » jusqu'au moment où M. Léon Daudet publia un livre politico-littéraire qui éclata comme un pétard. Alors le vieil homme changea d'épithète après avoir fait serment de ne plus rien lire « de ce Monsieur Daudet dont on n'aurait point cru cela, tout de même... »

Pour Baruch « ce siècle qui a rompu avec tout équilibre » naquit le 1er janvier 1900. Ce jour là il pensa bien qu'une force invisible l'avait projeté dans une autre planète. Son visage livide et mou de Cassandre éplorée devait dorénavant servir de pâte à modeler au Désespoir, qui allait y sculpter d'un pouce profond et accablé les grimaces crispées de la douleur.

« Vous avez eu la folie, me dit un jour ce Jérémie romantique, de vouloir adapter aux besoins de votre vie courante ce qui n'avait jamais été pour *nous* qu'un

jouet... et voilà l'origine d'un bouleversement de toutes choses qui aboutira au chaos..... »

Il parlait de la locomotive de Stephenson.

*

* *

C'est là toute la question, pour m'exprimer comme Shakespeare. On a dit de bien des époques qu'elles ne rent des époques de transition, alors même qu'elles ne modifièrent pas d'un pouce les conditions de la vie humaine. George Moore s'est élevé dernièrement contre ce lieu commun aussi « célèbre que ridicule ».

Quel mot faudra-t-il donc pour désigner la nôtre ?

Peut-on nier la grande mue qui s'opère à l'heure actuelle, ici bas ? A moins de devenir carrée, la terre ne pouvait pas connaître une aussi complète métamorphose.

« Au XIX[e] siècle la nef de Nelson était à peu de « chose près semblable à une galère. C'est entre la nef « de Nelson et le dreadnought que la différence com- « mence à s'affirmer. Avant le XIX[e] siècle les hommes « marchaient, et vous savez bien qu'on ne marche plus « aujourd'hui. Cela vous prouve bien qu'il n'y a qu'un « seul âge de transition, et c'est le nôtre ».

Cette claire pensée de Moore semble résumer les causes de cette évolution gigantesque.

Je veux dire aujourd'hui à tous les Baruch de la terre, à tous les pauvres *égarés* qui ont été assez heureux ou assez malheureux pour vivre deux existences bien distinctes, selon qu'ils s'obstinent ou non à ne pas comprendre et aimer cette vie nouvelle, que les jeunes ne les

haïssent pas comme ils veulent bien le croire. Certes, ils sont nos hôtes dans ce siècle qui est le nôtre — et c'est là l'effroyable ironie d'un sort qui se montre injuste à leur égard — mais nous sommes des amphitryons courtois attentifs, pleins de sollicitude — et nous voudrions tant leur faire les honneurs de notre maison...

Hélas ! Ils me semblent n'être plus que les hommes-sandwichs d'une mélancolie qui les écrase, et s'ils frémissent encore à la vue du légendaire balcon du Grillon ou des tentes fanées des Ambassadeurs, pauvres vestiges des temps révolus, ils restent impassibles devant la 40 H P qui glisse comme un canot automobile.

Paul POIRET

Le changement de décor a été trop brusque. Deux générations doivent disparaître avant que le Monde ait retrouvé sa parfaite harmonie.

Quand l'homme le plus vieux de la terre pourra dire : « J'aurais pu naître dans la cabine d'un transatlantique à six cheminées ou dans celle de l'aérobus Le Havre New-York », le rythme sera redevenu unanime ; la légende Napoléonienne ira rejoindre dans l'Histoire ancienne, les guerres puniques et la conquête des gaules — et le dernier fiacre entrera au Musée.

Donc, Elie Annibal Baruch est un contradicteur rêvé.

*
* *

Je reconnus de loin sa silhouette cocasse, ses grands pas égaux d'agent voyer.

Sur la hampe de son corps maigre, le vent d'hiver faisait claquer le sombre mac-farlane, ainsi qu'un pavillon de brick corsaire.

Une pluie fine collait comme des timbres, sur le bitume de l'avenue, les feuilles rousses tombées des arbres noirs.

Dès qu'il me vit, son pas s'accéléra, ses longues manches vides d'épouvantail flottèrent dans l'air en signe d'allégresse.

Il me tendit sa longue main froide.

— Vous voilà enfin ! Une éternité que je ne vous avais vu. Au moins six mois. Oui, six mois, c'est bien celà : Avril-Octobre, comme disent les dignes affiches de votre désastreuse exhibition. Vous vous êtes caché pendant tout ce temps, hein ? Pas trop fier, hein ? Quel cauchemar ! Enfin nous allons oublier tout celà, je pardonne.....

— Vous êtes trop bon.

Baruch eut un geste de clémence. Ses petits yeux roses de souris me fixèrent avec pitié. Il poursuivit : « Vos cubes de ciment vont être pulvérisés avec fracas. On va raser cette ville étrange et rendre à Mansard sa perspective. Que restera-t-il de tout cela ? Des trous.

— Si l'on avait décidé de conserver l'un ou l'autre de ces édifices, pour le destiner par exemple à une exposition permanente d'art décoratif moderne, vous n'eussiez pas manqué de crier au scandale. Ceux de votre géné-

ration, je le reconnais, mon bon ami, étaient plus sûrs de leur force. Le Petit-Palais qui est une porte avec de la pierre autour, le Grand-Palais flanqué de bas-reliefs de porcelaine qui semblent avoir été conçus pour décorer la salle de bains d'un historien millionnaire, le Trocadero obèse et ce lamentable canapé renversé que l'on jeta un jour sur la Seine en l'honneur d'un czar, sont des souvenirs d'Expositions. Hélas ! Ils n'ont du papier maché que l'apparence...

— De grâce, profitez de cette occasion pour réclamer, en même temps que la destruction à bref délai de ces monuments de mon siècle, celle de Notre-Dame, de la Maison Carrée, du Palais Farnèse...

— Baruch, je ne fais pas le procès des styles, mais le procès d'un style. Les styles sont les étapes de l'Histoire. Faire leur procès serait donc proprement absurde. Cependant, notre admiration pour eux ne saurait être assez forte pour nous pousser à les imiter. Je regrette déjà d'avoir donné le nom de style à la production de votre siècle de jouissance inesthétique, vaniteuse, éprise de vain tapage. Notre-Dame et le pont Alexandre III sont presque voisins dans la même ville, mais bien mieux que quelques rues et quelques squares, le Temps les sépare (1).

Les responsables de votre style académique sans élan et sans foi, n'ont même pas l'excuse d'avoir montré quelque admiration pour ce qui les avait précédés. Leur respect des traditions ressemble un peu à ce sentiment de frayeur qu'inspire un grand frère aux gestes vifs. Quand

(1) Je tiens à rappeler à ce propos que c'est Alexandre III qui posa la première pierre de Notre Dame de Paris. Bien entendu ce n'est pas du même Alexandre qu'il s'agit. L'homme à la pierre était pape (N. D. L. A.)

je m'amuse à comparer les pièces montées de vos orgueilleux primaires de la troisième République à cette œuvre du Passé qu'ils ont eu l'audace de vouloir transformer en marche-pied de leur Génie, je pense machinalement à ces petits boutiquiers guindés qui, le dimanche, mettent une redingote, prennent une canne et une voix plus grave pour s'essayer à imiter les gens chics qu'ils ont rencontrés au Cinéma ou aux bains de mer.

Baruch modula sur le ton haut un sifflement exaspéré. « Je sais que l'on méprise assez les traditions aujourd'hui. L'époque de la Machine, comme vous dites, à besoin d'un cadre inédit, pas banal, approprié à son rythme nouveau. Vous avez inventé le véhicule-oiseau, le véhicule-poisson, la voiture qui porte ses chevaux dans son capot et vous croyez fermement après cela que vous avez recréé le monde. Et vous faites le pied-de-nez à Dieu, à la Nature et à ses lois immuables. Mais vous semblez oublier que notre globe tourne toujours à la même vitesse autour du soleil, que vous allumez votre cigarette avec du feu, que vous vous lavez les mains avec de l'eau, que vous vous nourrissez des fruits de la terre, que vous respirez le même air que vos ancêtres. Vous voulez tout refaire. Refaites donc les quatre éléments ou perfectionnez-les, mon ami, et vous pourrez alors dicter de nouvelles lois.

— Je n'aurais jamais cru qu'une petite analyse du style néo-antique de Gabriel put inspirer un réquisitoire aussi violent contre la vie moderne, mon cher Baruch. Je désespère vraiment de vous faire jamais admettre que l'existence plus vite — comme disent les sportifs — que nous vivons aujourd'hui exige un décor adequat.

Nous ne songeons nullement à transformer la création

de Dieu et ses éléments. Dieu est un bonhomme très fort qui a tout prévu et qui ne nous laissera point manquer de quoi que ce soit. Il est vrai que nous n'aurons jamais besoin que de ce qu'il aura bien voulu nous faire connaître. Dieu est le maître, s'il existe. Quant à ces grandes lois de la Nature dont la sûreté vous paraît compromise, elles constituent depuis tant d'années le Code des hommes que nous sommes bien obligés de reconnaître qu'à côté d'elles, notre petit *code de la route* (troisième édition, relié chevreau ou broché, nombreuses cartes et schémas) fait fait maigre figure. Vous vouliez que je m'humilie. Voilà qui est fait. Maintenant, occupons-nous de vos traditions que vous confondez si généreusement avec les lois de la Nature. Les premières sont l'œuvre des hommes — donc, éphémères. Les secondes, œuvres de Dieu — inusables et résistant à tous les lavages.

« La Tradition, a dit je crois Lacordaire, est le lien du présent avec le Passé ». Peut-il y avoir un lien entre hier et aujourd'hui ? Je ne le pense pas.

Cette transmission des usages et des coutumes était fort naturelle autrefois. Le peuple était une masse inerte et sans voix au-dessus de quoi une élite nombreuse de savants, d'artistes pensait et travaillait pour le seul agrément du souverain. Celui-ci — fut-il autocrate ou démagogue — était toujours assez puissant pour faire supporter avec patience à des millions de sujets — anthropoïdes, les vicissitudes de ses digestions laborieuses. Un homme de génie pouvait imprimer au monde le rythme de son moi exceptionnel.

En ce temps là le Progrès était un vain mot. Les révolutions artistiques qui éclatèrent parfois au cours de l'Histoire restaient toujours dans le domaine de l'esthé-

tique pure, je veux dire que l'on n'engistra jamais une influence étrangère aux choses de l'art dans l'évolution d'aucun style. C'est pourquoi la Tradition, qui n'était que l'expérience toute faite léguée aux jeunes par les vieux, avait sa raison d'être.

C'est à la Tradition que l'église Saint Etienne du Mont qui est de quatre styles bien distincts doit de ne pas être ridicule. Peut-on comparer le style roman au style gothique ? Et pourtant, Notre-Dame...

De nos jours, l'instruction obligatoire, le suffrage universel et les compagnies de transports en commun ont mélangé tous les hommes.

Je suis plus démocrate que vous, mon cher Baruch mais vous devriez désirer aussi ardemment que moi ce *style unanime* (1) qui s'impose — Un style pour le peuple comme il en existait déjà un sous Périclès...

Un sourire narquois plissa le visage liquide du vieil homme. Les petits yeux roses disparurent dans des rides.

— Dans ce cas, les hommes de votre Révolution n'ont

(1) Il convient, en ces sortes d'études dialoguées, de réserver une grande place aux jugements arbitraires. On peut faire ainsi de curieuses découvertes à la faveur d'un choc sanglant entre deux points de vue bien opposés.

Je me réfugie dans ce « renvoi » où je viens souffler un peu, à l'abri des sarcasmes de Baruch dont l'opiniâtreté est vraiment attristante pour vous dire que je ne crois pas du tout à ce *style unanime* du moins, dans le sens où j'ai voulu l'entendre ici. Certes, il est donné à chacun de pouvoir aujourd'hui bénéficier des commodités apportées par ce progrès que je défends comme vous le voyez avec beaucoup de fougue. Je ne pense pas cependant que ce perfectionnement général de la vie, arrive à détruire complètement cette hiérarchie magnifique de l'esprit dont les hauts-gradés constituent ce qu'on est convenu d'appeler une élite.

Quand bien même les écoles communales enseigneraient aux mioches toutes les philosophies du monde, il restera toujours assez de crétins sur la terre pour former cette foule obscure (vulgum pecus) si chère aux âmes bien nées et, au demeurant, si utile. Pour rétablir l'équilibre — car on s'attend à voir une société future fort bien équilibrée — ces infortunés pourront s'adonner à quelque autre science d'un maniement plus aisé — la philatelie ou la manille aux enchères, par exemple. (N. D. L. A.)

pas fait exactement leur devoir. L'art fut bien le moindre de leurs soucis. Ils renièrent Versailles, Watteau et Le Notre, comme s'il ne se fut agi de vulgaires ci-devants...

— La Révolution ne pouvait tirer aucun parti de cet art d'élite — de cet art de Cour, plutôt. Elle comprit tout de suite que la grâce fragile d'un Fragonard conviendrait peu à l'âme rude des ouvriers et des laboureurs. La circonférence du soleil s'enfonçant peu à peu, à l'heure du crépuscule, dans la ligne droite de l'horizon fut sans nul doute l'objet de la première extase humaine.

Les spectacles de la Nature sont beaux et émouvants comme des problèmes de géométrie de première année.

La Grèce, ce pays de géomètres devait bâtir les plus parfaits monuments puisque Pythagore avait annoncé Phidias. Le Parthénon était une espèce de Maison du Peuple, mon cher Baruch. Vous savez bien que David à qui la Convention confia ce nouveau style qu'elle rêvait de voir éclore, allait s'en souvenir pour s'en inspirer, en en attendant.

Un avertisseur d'incendie contre quoi je butai soudain, par distraction, me tira de ma rêverie et m'invita à redescendre sur terre. Le matelas d'une excellente transition allait me permettre de sauter à pieds joints dans mon siècle sans trop de dégâts : « Le mouvement cubiste qui.....

Baruch sursauta : « Vous ne pouvez pas être sérieux plus de dix minutes durant, voilà que vous me parlez des cubistes, maintenant !

— Je vous supplie d'écouter encore celà, irascible ami : *Par la beauté des figures, je n'ai point en vue ce que la plupart pourraient s'imaginer, par exemple, le*

charme des beaux corps. Mais je parle de ce qui est droit et circulaire, et des ouvrages de ce genre, plans et solides travaillés au tour, ainsi que les ouvrages faits à la règle et à l'équerre. Je soutiens que ces figures ne sont point comme les autres, belles par comparaison, mais qu'elles sont toujours belles en soi, de leur nature, qu'elles procurent certains plaisirs qui leur sont propres et qui n'ont rien de commun avec les plaisirs produits par le chatouillement...

Le vieil homme haussa les épaules.

— Quel est le demi-fou et le névrosé qui écrit ces lignes ? Votre regretté camarade Appollinaire, probablement...

— Non, c'est de Socrate (1).

Attéré, Baruch s'arrêta. Ses lèvres minces se mirent à trembler comme celles d'un homme qui prie ou qui s'enrhume. J'eus l'impression qu'en cette minute, Baruch, de toutes ses forces, bénissait l'ombellifère ciguë.....

CARLO RIM.

Dessins de l'auteur

(1) Dans *Philèbe ou le Plaisir*, dialogue de Platon, Socrate s'adresse en ces termes à Protarque.

Chroniques

LETTRES ETRANGERES

THOMAS MANN

On célébrait, récemment, en Allemagne, avec de grandes solennités, le cinquantième anniversaire de Thomas Mann. Cet écrivain occupe en effet dans la littérature d'outre-Rhin une place de premier plan et son œuvre déjà considérable est une de celles qui s'imposent tout d'abord dans le roman contemporain. Par son âge aussi bien que par le caractère de son talent, il se détache des groupes qui, poussés par le trouble de leur esprit et les inquiètudes des heures douloureuses, ont cherché une forme plus aigüe de l'écriture dans l'expressionnisme. Mais aussi, cette œuvre échappe-t-elle par là à ce qu'a de précaire, de hâtif, l'actualité et pouvons-nous lui reconnaître cette valeur durable et profonde qui impose un livre au monde et à la postérité. Ses romans présentent pour le lecteur le double intérêt de nous rendre familière une des intelligences les plus séduisantes du moment et de nous offrir un tableau social qui, appuyé sur la dignité et l'impartialité de l'auteur, devient une peinture d'histoire et, comme tel, nous propose en mêms temps qu'une merveilleuse œuvre d'art, un prodigieux document humain.

Cette œuvre nous attire d'abord par l'étonnant contraste qu'elle présente. Thomas Mann n'est point comme son frère Heinrich, un être simple. Je n'entends pas dire par là qu'il n'y ait point de complexité dans le grand talent d'Heinrich Mann, mais celui-ci se présente à l'analyse sous un aspect beaucoup moins trouble

que Thomas. Nous connaissons vite le don d'observation d'Heinrich Mann, sa verve ironique, sa puissance de satire, son intelligence critique. Son œuvre littéraire se développe, de même que sa pensée politique, dans une direction unique. Il en va autrement de son frère. Leurs hérédités sont les mêmes, et pourtant on vit rarement deux frères aussi dissemblables. Nous pouvons croire que Heinrich retint la plus grande part de l'ascendance germanique, alors que les influnces latines, du côté maternel, luttaient chez Thomas avec la paternité allemande. Chaque instant de sa vie, chaque page de ses livres portent la trace de cette lutte. Le contraste des deux esprits, germanique et latin — les deux cultures s'étant partagé également son activité — aboutit à ces ouvrages d'un charme surprenant qui laissent, le livre fermé, l'impression d'une musique qui continue, avec des résonnances étranges. Invoquer les hérédités diverses, c'est chercher une solution facile au problème. Elles n'expliqunt pas tout, certes, mais elles nous laissent deviner peut-être les raisons de certains caractères qui distinguent nettement Thomas Mann d'une grande partie de l'intellectualité allemande. Il demeure cependant dans la meilleure tradition germanique. Ses romans représentent une suite logique de ceux de Fontane, de Môrike. Il y a aussi chez lui du romantisme de Brentano, d'Achim von Arnim, de Tieck. Il touche, par certains côtés, à Gœthe. Mais il a les qualités de ce romantisme sans en avoir les défauts. Le récit est simple, les aventures sans éclat. Pas de recherches de style. Une grande sobriété d'écriture, un rythme fluide, très musical. Parfois des fenêtres brusquement s'ouvrent sur l'âme des personnages, et nous apercevons alors le torrent qui roulait sous ce calme apparent ; nous découvrons des profondeurs, nous ressentons au bord de certains grouffres psychologiques un vertige. Chaque héros de Thomas Mann s'impose à nous par son aspect physique d'abord, remarquablement évoqué en phrases brèves, colorées, significatives; sa psychologie est totale, il vit, il sent, il pense, mais au moment où nous nous

approchons de lui, nous remarquons dans un sourire inquiétant, un geste ébauché, un détail de costume ou d'attitude, des indications qui bouleversent nos certitudes et lancent au loin notre imagination, passionnément attirée par le mystère d'un homme sur lequel l'auteur, un instant, a dirigé sa lumière et qu'il obscurcit aussitôt malgré notre irritation. Il arrive que nous connaissions certaines figures de Thomas Mann comme des êtres réels. Ils nous sont familiers avec leur visage et leur esprit, von Aschenbach par exemple (dans *La Mort à Venise*), Tonio Kroger, Detlev Spinell, de *Tristan,* ou même Albaecht van der Qualen, de l'*Armoire,* à peine esquissé, cependant, mais devenu aussi obsédant que sa fantastique aventure. C'est là un des attraits les plus prestigieux des romans de Mann que de nous présenter des êtres de chair et de sang, avec leurs vêtements et leurs tics, mais aussi avec leur énigme que l'auteur ne veut pas résoudre pour nous, et en face de laquelle il nous laisse seuls. Je ne connais rien dans le roman européen qui puisse, à ce point de vue, être comparé à l'œuvre de Mann. Elle dégage un charme difficile à exprimer et à décrire, mais auquel ne peut se soustraire, je crois, aucun lecteur. Certaines délicatesses et certaines perversités, aussi, nous troublent et nous attirent, et ajoutent une étrange et irrésistible séduction.

Thomas Mann est né dans une de ces villes de la Hanse, allongée au bord d'une mer brumeuse, et dont il se plaît à évoquer les ruelles, les vieilles maisons à pignons, les souvenirs de richesses maritimes anciennes. Il rappelle volontiers l'atmosphère de paisible engourdissement qui a bercé son enfance avec des rêves, des contes, des légendes. Cette ambiance de rêverie imprécise, de somnolence où tout devient possible, même les plus fantastiques imaginations, enveloppe la plupart de ses œuvres et accroît le malaise que parfois nous sentons devant des confessions inachevées, des aveux réticents, tous ces dessous de la conscience humaine qu'il remue et qu'il apporte à la lumière. Ses personnages vivent, et d'une vie surnaturelle presque, car nous

connaissons leurs secrets qu'ils ignorent eux-mêmes. Les nuances infiniment délicates des sentiments, les perceptions imprécises, les intuitions, les souvenirs tissent autour d'eux un voile qui les prolonge, les relie à l'invisible. On reproche parfois à Thomas Mann le caractère « morbide » de son œuvre. En effet, il joue subtilement de la maladie, il s'en sert comme d'un réactif pour éprouver les cœurs et les esprits, il l'utilise comme un moyen de libérer l'être des conventions, des besognes, des petitesses de la vie quotidienne. La maladie est, pour lui, un état qui affine les sens et le cerveau et affranchit les hommes de la trop lourde contrainte matérielle. Si plusieurs de ses romans, *Tristan* par exemple et aussi l'immense, l'admirable *Zauberberg*, se passent dans un sanatorium, c'est que là seulement les êtres élevés au-dessus des contingences de la vie, isolés par leur mal, développent des personnalités inconnues, qui seraient restées à l'état brut, ignorées ou refoulées dans l'existence normale. L'emploi exceptionnel des longues journées de chaise-longue, l'importance accordée au corps en même temps qu'elle lui est niée, le voisinage stimulant de la mort, l'action aigüe de l'air vif, de la neige et du froid, permettent l'éclosion de fleurs bizarres, parfois malsaines, c'est vrai, mais qui n'en sont pas moins des fleurs et du plus séduisant parfum. L'auteur aime à opposer, en contraste, des artistes malades, amoraux, chimériques, et des hommes réels, sains, pratiques, un peu grossiers et incultes. Et de même, il chérit certains cas de pathologie morale que son sens esthétique accueille et caresse même quand sa conscience ethique les repousse. De là l'extraordinaire séduction qu'exercent sur nous ces êtres inquiets et fiévreux, ces étouffantes vapeurs qui baignent les paysages et offrent tant de nuances délicates entre ce que nous appelons grossièrement et par besoin de simplifier, la « santé » et la « maladie ».

Il ne faudrait pas conclure, toutefois, de cet attrait que Thomas Mann éprouve pour les figures troubles, mystérieuses, que son œuvre fut « malsaine ». Elle

repose, en réalité, sur un très solide fond d'observation de finesse psychologique et d'ironie. Il y a dans les *Buddenbrooks* des portraits de familles et d'époques, peints avec une puissance d'analyse qui font de ce livre un document social aussi important que *La Comédie humaine*. Dans le *Zauberberg*, tous les problèmes de l'heure, ceux de l'âme et ceux de la vie européenne s'évoquent dans l'air pur de cette « montagne enchantée », où se retrouvent les malades. Dans cet étonnant laboratoire psychologique qu'est un sanatorium, ils mêlent leurs vices et leurs idéaux, affranchis par la maladie de toutes les lois sociales et morales. Car les malades sont soustraits aux responsabilités qui incombent aux êtres sains, ils vivent dans un état factice, anormal qui les déforme et en même temps les libère des conventions. Le malade est l'homme à l'état pur, et par là beaucoup plus intéressant à étudier que l'être bien portant. Freud avait souligné déjà le rôle de ce « refuge dans la maladie » par lequel l'homme échappe à une situation intolérable en fuyant dans ce lieu d'asile, où il devient irresponsable, où il peut, sans redouter les reproches de sa conscience, satisfaire les impulsions dont le refoulement le troublait, ou les dévier, les dériver, les rendre inoffensives.

Malgré cela, et peut-être même à cause de cette déformation que la maladie apporte dans l'ensemble des concepts et des sentiments, Thomas Mann, sans nous l'avouer explicitement, garde sa sympathie pour les êtres sains et normaux. Il leur manque l'éclat que donne la fièvre, ils sont moins artistes, moins raffinés, mais les couleurs solides de la santé compensent l'absence de ce brillant factice. Appelé à choisir entre Detlev Spinell, l'artiste maladif, faible, sans morale, et le solide Kloterjahn, joyeux, vigoureux et prospère, l'auteur place audessus de leur débat l'enfant, puissant et gai, l'enfant dans lequel se perpétuent la santé et la beauté et qui pourra peut-être réaliser l'harmonie humaine, en unissant ces deux natures opposées, le rêveur incapable d'agir et de juger exactement le bien et le mal, et

l'homme de la terre avec son bon sens et sa force physique.

Le même souci d'équilibre et d'harmonie inspira à Thomas Mann son livre politique, les célèbres *Considérations d'un non-politique*. L'auteur se place au-dessus des partis, il examine la situation sociale et les questions européennes en fonction des grandes lois de l'histoire et des exigences spirituelles de l'univers. Il est vraiment « non-politique » en ce sens qu'il ne se soumet à aucune doctrine, qu'il garde l'indépendance de sa pensée et de son action loin de tous les groupes que guident l'intérêt et l'ambition. Les problèmes sociaux se posent, pour lui, sur un plan supérieur et général où leur solution ne dépend plus seulement des conditions économiques, mais aussi des aspirations de l'homme vers la réalisation dans la paix, la fraternité, l'intelligence, la beauté et l'amour.

C'est ainsi qu'il faut considérer en Thomas Mann un des hommes représentatifs de l'Europe actuelle et le saluer comme un maître du roman moderne.

MARCEL BRION.

TROIS LIVRES DE MIGUEL DE UNAMUNO.

De Fuerteventura à Paris. — Le bannissement, l'exil, la solitude nous valent aujourd'hui un livre de poèmes que je n'hésite pas à ranger parmi les plus belles œuvres lyriques de la littérature castillane. *El Cristo de Velasquez* nous avait déjà montré le poète admirable que savait être le philosophe du « sentiment tragique de la vie ». C'est en poète, aussi, qu'il avait pris la défense de Don Quichotte, qu'il avait toujours exalté l'idéal comme règle suprême de vie, et qu'il avait préché la croisade pour délivrer des barbiers et des bacheliers la figure du chevalier de la Manche, dans lequel il reconnaissait la plus pure flamme de cet idéal invincible qui brise par sa foi, son enthousiasme et son énergie, les embûches de la haine et de la ruse. Miguel de

Unamuno devait être lui aussi la victime du dédain que les puissances temporelles manifestent à l'égard des valeurs de l'esprit. Fidèle à son idéal, il était contraint d'entrer en lutte avec la Dictature espagnole, qui proscrivait les intellectuels, fermait leurs salles de réunions, et exerçait sur la presse, la parole et la pensée la censure la plus impitoyable. Sans égard pour la noblesse de sa vie et de son intelligence, on poursuivit le philosophe coupable d'avoir exprimé sincèrement ses idées. Déchu de son titre de recteur de l'Université de Salamanque, condamné au bannissement, Miguel de Unamuno fut envoyé dans l'île de Fuerteventura, qui est une des plus désolées et des plus malsaines des Canaries. On sait comment il en partit, et qu'il est aujourd'hui à Paris, où ce livre est publié en espagnol par l'Editorial Excelsior. Il porte en sous-titre : « Journal intime de réclusion et d'exil », et nous fait suivre jour par jour, sa vie à Fuerteventura, puis à Paris. Les sonnets qui le composent, accompagnés parfois de notes explicatives, sont, je l'ai dit, quelques-uns des plus beaux que je connaisse. Et je n'oublie, en disant cela, ni Garcilaso de la Vega, ni Juan Boscan, ni Saint-Jean de la Croix, ni même l'incomparable Gongora. La pureté plastique du vers, son harmonie, la résonnance intime des sentiments et des pensées, leur donnent un accent profondément émouvant. Les premiers sonnets sont satiriques. Avec une verve cruelle qui raille et qui venge, l'exilé flagelle ses ennemis qui l'ont jeté dans cette île aride. Puis l'influence de cette nature sévère, la présence de la mer, compagne mélodieuse, l'éloignent de ces soucis. Le ciel, les vagues le prennent et le transforment. Un nouvel être naît, que « le destin avait étouffé dans une chaire de Castille ». Il reçoit à Fuerteventura la révélation de la mer, il apprend à la connaître, à la pénétrer dans une communion mystique où il trouve la paix et la joie. Il goûte, alors, des heures sereines de calme nocturne ou d'exaltation fervente dans l'ardeur des midis. Bien loin des querelles politiques, il s'élève dans une méditation tranquille, au-dessus des inquiètudes et des rancœurs qui l'agitaient au début de son séjour. Les grandes lois de l'âme et du monde se déploient au ciel de la solitude. Jugeant que « la civilisation est un désert », il dit : « Tu fus un oasis pour moi, île bénie... » et il date sa vie nouvelle de l'instant où, « sur ta mer, j'ai vu le

ciel grand ouvert ». Aussi écrira-t-il plus tard, à Paris : « Ce qui me manque le plus ici, c'est la vie de la mer. De la mer qui m'a montré un autre visage de Dieu et un autre visage de l'Espagne, de la mer qui a donné de nouvelles racines à ma christianité et à mon espagnolité. » (Je traduis, ainsi que le veut l'auteur, qui voit dans les terminaisons en « isme » une « pédanterie hellénique »). Désormais, même lorsqu'il attaque encore les maîtres actuels de l'Espagne, c'est avec une douleur plus grave, un accent religieux qui nous éloigne de la discussion politique et nous transporte dans le domaine des idées générales, des problèmes éternels de l'humanité. L'âme brûlante de Miguel de Unamuno s'épanouit comme une fleur mystique dans les derniers sonnets : « Liberté, liberté, île déserte, conscience de la loi qui est servitude, tu n'es pas une maison, tu n'es qu'une porte ; mais par la porte la lumière de Dieu entre dans la maison et nous garde en éveil... »

Le livre s'achève sur de merveilleuses prières, prières pour l'Espagne, pour le salut de l'homme et la lumière de sa vérité, qui s'épanchent de ces lèvres pour lesquelles le poète implorait la morsure du feu sacré, et qui rejoignent les flammes toujours brillantes des grands mystiques espagnols de jadis.

*
* *

La même ferveur, la même éloquence passionnée, donnent un élan lyrique surprenant à cette « *Agonie du Christianisme* », dont M. Jean Cassou publie, aux Editions Rieder, une excellente traduction. Le mot « agonie » n'est pas pris ici dans le sens vulgaire de mort, de déclin, mais au contraire avec sa valeur étymologique, qui signifie combat : « Agonie veut dire lutte. Agonise celui qui vit en luttant, en luttant contre la vie même. Et contre la mort. » Et l'auteur en explique le sens subjectif en ces termes : « Ce que je vais t'exposer ici, lecteur, c'est mon agonie, ma lutte chrétienne, l'agonie du christianisme en moi, sa mort et sa résurrection à chaque moment de ma vie intime. »

Unamuno revient ici sur ce problème de l'âme que chaque homme doit créer en lui, développer dans l'angoisse, forger dans

la lutte tragique et quotidienne qu'est la vie. Il se rapproche par là de Pascal, qui concevait comme lui le drame de l'homme, l'antagonisme perpétuel de la chair et de l'esprit, de la raison et de la foi. Dans ce déchirement de l'âme qu'exaspère la faim mystique, le besoin de Dieu, retentit en écho le « Je meurs de ne pas mourir » de Sainte Thérèse, le plus merveilleux cri d'amour, d'espoir et de confiance qui ait jamais été poussé. C'est un livre émouvant d'une énergie virile qui trouve à chaque instant des sursauts d'enthousiasme. Emporté d'un large mouvement poétique, il proclame le désespoir fécond, il suscite des obstacles pour en triompher, et parfois, de ces torches agitées jaillissent soudain des éclairs mystiques de la plus pure et plus troublante beauté.

*
* *

Différent, mais significatif aussi, à plus d'un titre, ce recueil de « *Trois Nouvelles Exemplaires* » (Simon Kra, éditeur). Dans des vies secrètes, des passions dissimulées au mystère des cœurs flambent, des êtres se torturent d'angoisse et font de l'amour lui-même une torture. Ce livre me rappelle les sombres églises d'Espagne, où de hautes grilles armoriées ferment les chapelles, où les cierges brûlent comme des tendresses closes, où les Crucifiés sanglants, marbrés de bleu, tordent leurs bras dans les ténèbres. A travers ces pages passent les reflets ardents, obscurcis soudain de fumées qui, dans les tableaux de Greco, rayent l'obscurité et répandent une lumière effrayante sur des visages livides. Il y a dans ces âmes tragiques la même désolation qui tord les plaines désertes de Castille, griffées par le vent, la même soif d'infini. Les passions combattent, farouches, elles possèdent comme des démons les hommes et consument leur vie avec la fureur des vampires. Une sensualité violente et triste les courbe, leurs baisers se mouillent de sang et de larmes, leurs pamoisons gardent le goût de la mort. Le supplice des âmes partagées entre la terre et le ciel leur prodigue l'amertume du bonheur, la volupté de la souffrance. Les poètes, les conquérants, les mystiques, nous offrent les faces diverses d'un même besoin d'idéal qui ne saurait se contenter de plaisirs vulgaires. Il leur faut boire jusqu'au fond la liqueur âcre du péché et l'eau enivrante du renoncement.

NOUVEL EMPIRE, de *Fritz von Unruh*, traduction G. Benoist Méchin (Simon Kra, éditeur).

Qu'ils aient été prononcés au Reichstag, en commémoration de Rathenau, à Weimar ou à Vienne, les discours de Fritz von Unruh s'échappent de la salle où le poète parle et s'en vont répandre leur message dans le monde entier. Car c'est là le privilège du poète ; il appartient au monde et lorsqu'il transmet, ainsi que le fait l'auteur d'*Opfergang*, les plus nobles idées de paix et de fraternité, nous comprenons quelle peut, quelle doit être la mission de celui qui possède la puissance de l'éloquence et du poème. Il impose sa confiance lorsqu'il proclame : « Seul est vaincu qui croit encore au triomphe de la force, car elle s'assouvit à lui. Libre demeure qui a vaincu le démon, transformant en certitude les doutes qui ravagent son être. » Il est inutile de rappeler ce que fut Unruh — nous l'avons déjà écrit dans cette revue — mais il importe de ne jamais oublier ce que signifie son évolution spirituelle. Souvenons-nous du drame de ce cœur ardent et généreux, qui a vu consumer dans le feu ses vieux idéaux et naître, modelé par la flamme, son idéal nouveau, incomparablement plus grand et plus haut. Il vient comme un héraut de l'idéal rappeler à l'homme son vrai rôle : « N'avez-vous jamais ressenti — qui oserait le nier ? — la possibilité de résoudre enfin, en un seul être vivant, en soi-même, le douloureux écartèlement de la lumière et de l'abîme ! De le résoudre dans l'étreinte unanime et l'enthousiasme de la jeunesse et la fusion véhémente de la vie et de l'œuvre ! De l'homme et de l'Univers. » Son but est d'arracher les hommes aux chaînes de leurs égoïsmes et de leurs appétits mesquins. A ceux qui se plaignent de n'avoir point réalisé leur vie, d'avoir été brisés par la médiocrité de l'existence, ses désillusions, ses bassesses, il crie : « Et toi, qui as-tu déçu ? Semblable au poète faisant œuvre de sa vision, as-tu laissé déferler, comme un fleuve de feu, dans l'inanité de chaque jour, ton puissant pressentiment de l'Homme ? En avez-vous saturé chaque pore de votre conscience, expulsant ainsi le démon égoïste et originel qui déchiquetait vos torses chancelants ? As-tu été pour autrui un exemple de cette accessible perfection, de cette fusion qui, dans la fournaise intérieure de l'âme, aurait trempé en une seule coulée les fragments énigma-

tiques sans cesse rompus et fuyants de nos instincts les plus bestiaux... Homme décevant, qui donc fut déçu ? » Aux êtres inquiets, insatisfaits, obsédés par le route et le dégoût, le poète propose l'héroïsme le plus fécond, le don de soi, la fusion de l'être, avec toutes les forces humaines dans un immense amour. Il exige de chacun l'abnégation totale de ses petites ambitions pour le jeter dans l'innombrable armée des hommes. Car on ne se réalise point dans l'isolement égoïste et stérile, on ne devient soi-même qu'en travaillant de toute sa ferveur à la « réalisation de notre joie terrestre. »

MARCEL BRION.

LES REVUES

DER STURM (Berlin). — Un très bel article de Rudolf Blümner sur le poète August Stramm, à l'occasion du dixième anniversaire de sa mort.

THE MENORAH JOURNAL (New-York). — *L'Amour intellectuel de Dieu*, par Morris R. Cohen. Une nouvelle d'Abraham Kandel: *Pitié*. D'intéressantes lettres de Pologne, par Luwig Lewisohn.

ARISTOCRAZIA FUTURISTA (Bologna), dirigée par Castelli, dont elle publie quelques pages d'une jolie sensibilité.

BULLETIN DES RELATIONS INTELLECTUELLES ENTRE L'U. R. S. S. ET L'ETRANGER. — *Un nouveau romancier russe: Leonid Leonov*. Des notes sur I. Babel, qui a décrit dans ses romans la petite bourgeoisie juive. De curieux documents sur la vie intellectuelle dans l'Union.

M. B.

LES LIVRES

LE PESE-NERFS; L'OMBILIC DES LIMBES, par *Antonin Artaud* (Collection « Pour vos beaux Yeux »). (N. R. F., une Œuvre, un Portrait.)

Certaines œuvres sont par essence inclassables. Non seulement elles touchent l'esprit sans qu'on puisse savoir comment elles le touchent, mais encore elles s'imposent à la méditation et vous marquent profondément, malgré que la raison s'indigne. Dès lors comment le critique pourra-t-il juger la valeur de l'ouvrage? Ici, les commodités du discours apparaîtraient hors de propos. Il nous faut d'autres moyens d'expression. Pourquoi ne pas les chercher dans l'amour ou dans la haine ?

Pendant la lecture de l'*Ombilic des Limbes*, de ces rythmes, de ces poèmes, de cette lettre, de ce scénario, on ne sait qu'une chose : son plaisir ou sa colère. Quelquefois, les deux sentiments coexistent et un étrange malaise s'empare de vous. Alors on a pénétré dans le domaine propre de l'auteur. « Pas d'œuvres, pas de langue, pas de paroles, pas d'esprit, rien.

« Rien, sinon un beau pèse-nerfs. » (1).

C'est à la douleur desséchante, à l'écartèlement monstrueux de Pascal, que je pense en face d'Antonin Artaud. Ce dernier ne s'enferme pas à Port-Royal ; au lieu de s'interroger dans le calme d'un couvent, il vit à la lumière des studios, gagnant son pain. Ce n'est pas l'Apologie de la Religion Chrétienne qu'il projette d'écrire, mais peut-être rêva-t-il aussi de formuler la charte de l'angoisse dans un livre qui s'appellerait: l'*Ombilic des Limbes*. Cependant, il y a la maladie, les troubles du moi, l'effroi de l'impuissance ; il y a la pensée qui s'enfuit, et il ne reste que des cris, des morceaux de cerveau dans lesquels il trempe sa plume, « la langue pendante, et l'esprit horriblement en arrêt ». De nous donner ce témoignage, d'avouer sa misère, prouve la suprême humilité qui bouleverse l'âme. C'est à celle-ci que pense sans cesse Artaud, à elle qu'il parle et d'elle qui meurt, « la partie la plus atteinte en moi », dit-il.

Antonin Artaud a su fixer les phases de ce drame qui se

(1) Le *Pèse-Nerfs*, par Antonin Artaud.

joue en nous chaque jour, dont nous avons conscience par parenthèses, entre nos aspirations dynamiques vers l'absolu et les lois de la terre qui nous dominent et que nous aimons (1).

Il résulte d'une telle lucidité la condamnation de nos efforts: « Tous ceux qui ont des points de repère dans l'esprit, je veux dire d'un certain côté de la tête, sur des emplacements bien localisés de leur cerveau, tous ceux qui sont maîtres de leur langue, tous ceux pour qui les mots ont un sens, tous ceux pour qui il existe des altitudes dans l'âme et des courants dans la pensée, je pense à leurs besognes précises, et à ce grincement d'automate que rend à tous vents leur esprit — sont des cochons. » Condamnation définitive, car Artaud ajoute: « Je suis témoin, je suis le seul témoin de moi-même. Cette écorce de mots, ces imperceptibles transformations de ma pensée à voix basse, de cette petite partie de ma pensée que je prétends qui était déjà formulée et qui avorte.

« — Je suis seul juge d'en mesurer la portée. »

Désir de destruction qui est dans l'ordre. Je veux dire, ceux qui invectivent l'amour, font-ils autre chose que de hurler leur besoin d'aimer? Si Antonin Artaud, inquisiteur de sa foi, jette au bûcher l'art, c'est qu'il n'a pu tirer de son être la matière pour construire une œuvre.

Il écrit : « Penser, c'est pour moi autre chose que n'être pas tout à fait mort, c'est se rejoindre à tous les instants, c'est ne cesser à aucun moment de se sentir dans son être interne, dans la masse informulée de sa vie, dans la substance de sa réalité, c'est ne pas sentir en soi de trou capital, d'absence vitale, c'est sentir toujours en soi sa pensée égale à sa pensée, quelles que soient par ailleurs les insuffisances de la forme qu'on est capable de lui donner. Mais ma pensée à moi, en même temps qu'elle pèche par faiblesse, pèche aussi par quantité. Je pense toujours à un taux inférieur. »

J'ai l'impression que si Artaud pouvait choisir et prendre le corps d'un homme normal, si, demain, sa pensée et son corps trouvaient tout à coup un moyen terme, grâce auquel l'équili-

(1) « Il y a une lucidité qu'on ne m'enlèvera jamais, c'est celle qui me dicte lesentiment de ma vie physique. » (*Ombilic des Limbres*, p.49)

bre serait rétabli, son mépris pour l'art tomberait. Peut-être ce mépris n'est-il qu'une feinte? Je sais avec quelle sincérité il dit *toute* sa pensée. Mais je sens aussi que s'il pouvait réincarner Victor Hugo, Gœthe, il ne souffrirait plus.

Que notre auteur n'éclate pas de rire : il ne perdrait en effet de lui-même que la douleur de l'écartèlement. Ce dernier subsisterait en lui. Seulement, il trouverait dans la continuité de son caractère, au centre même de sa personnalité, la force de sauter par delà le mur qui l'épouvante et le paralyse. Je dis bien sauter par delà, non aller en deçà. Il ne deviendrait pas un de ces risibles hommes dont il se moque et qui sont artistes par métier, comme ils auraient pu devenir chefs de rayon ou contremaîtres. Il pourrait tout aussi bien écrire :

Poète noir, un sein de pucelle
Te hante,
Poète aigri, la vie bout
Et la ville brûle,
Et le ciel se résorbe en pluie,
Ta plume gratte au cœur de la vie.

Mais encore, devenu l'écouteur le plus sensible de l'Ame, il pourrait exprimer la vie complètement, c'est-à-dire toucher tous les êtres (et chacun en son âme mérite, n'est-ce pas, d'être touché par la beauté?) Je crois à l'inspiration comme vous, Artaud. Je crois au génie aussi et, pour sa pérennité, au talent.

GEORGES BOURGUET.

MARCEL PROUST, sa vie, son œuvre, par *Léon Pierre-Quint.*

Voici le premier livre entièrement consacré à l'œuvre de Marcel Proust. Il est composé de deux parties bien distinctes : une biographie, une étude critique.

La biographie, vivante, documentée aux meilleures sources, ne semble guère pouvoir être complétée tant que n'aura pas été publiée la correspondance de M. Proust, qui modifiera, je crois, bien des points de vue.

L'étude critique est toute entière pénétrante. Sa conclusion est remarquable. M. Léon Pierre-Quint a eu le grand mérite de dégager la vraie physionomie de Proust. « L'impression d'une désolation continue, accable le lecteur qui voyage dans l'univers proustien, surpeuplé de personnages... Tour à tour, nous découvrons la vanité de l'amour, la vanité de l'activité sociale, l'angoisse du désir. Dans le néant de son univers, l'art est le fondement de la morale, en même temps que la donnée immédiate de la métaphysique. »

Telle est bien la clef de l'œuvre proustien. Le seul reproche que l'on pourrait adresser à M. Léon Pierre-Quint, c'est de n'avoir pas assez montré comment l'Art devient pour Marcel Proust le but unique.

Il n'y a peut-être pas eu, à proprement parler, de crise morale dans la vie de Proust. Néanmoins, son œuvre baigne dans un double courant : D'une part, un mouvement d'attirance vers la vie et le plaisir, sans cesse traversé de déceptions. D'autre part, une lente évolution qui aboutit au culte, de l'Art. Les grands artistes : La Berma, Bergotte, Elstir, jalonnent les étapes de cette évolution. Vinteuil en marque l'aboutissement. L'Art nous permet seul d'extérioriser ce qu'il y a de profond, de réel en nous. Il nous prouve la fixité des éléments composants de notre âme. « Que Vinteuil essayât de faire plus solennel, plus grand, ou de faire plus vif et plus gai, de faire ce qu'il apercevait se réflétant en beau dans l'esprit du public, Vinteuil, malgré lui, submergeait tout cela sous une lame de fond, qui rend son chant éternel et aussitôt reconnu. » (*La Prisonnière*, tome II, p. 73).

Ce double courant donne pour nous à l'œuvre sa valeur essentielle. Il fait un riche arrière-plan aux moindres événements de cette vie. Tous les personnages de l'univers proustien s'y rattachent par quelques points.

Malgré ces légères restrictions, le livre de M. Léon Pierre-Quint fait honneur à son auteur. Il a sa place marquée dans la bibliothèque de tous ceux qui aiment Proust.

AUG. LAGET.

QUAND ON CONSPIRE, par *Raymond Escholier* (Bernard Grasset).

Il est dans toute carrière des époques de transition ou simplement de détente. M. Raymond Escholier en serait-il là? Son dernier roman serait-il le divertissement accordé à ses précédents efforts? Je voudrais, en effet, qu'il ait pris à l'écrire le plaisir que sa lecture nous a donné, et qu'il se fut délassé de la *Nuit*, œuvre forte et sombre, en nous retraçant les fiançailles d'Isaure Solères. On ne m'ôtera point de l'idée que tout roman d'imagination procure à son auteur des véritables jubilations, des joies d'enfant lâché, tandis que la psychologie ne lui donne le plus souvent que de l'amertume où ne réjouit que sa malice. Dans cette dernière œuvre : *Quand on conspire*, l'auteur a laissé son verre au noir de fumée, sa loupe à verrues et nous a montré tout simplement de bons provinciaux troublés par des querelles politiques et s'essayant à renverser le régime du fond de leur terroir. Leur sincérité comique, leur grandiloquence, leurs gestes drapés, leur figure épique, tout cela, vu en raccourci dans un cadre d'opérette, atteste un réel don d'humour et beaucoup de goût, car c'était chose délicate de conserver dans ces proportions mineures des caractères point ridicules, dont la grandeur un peu déplacée ne fit pas sourire.

Nous sommes en présence d'une réussite. Doué de virtuosité, et certainement artiste, Raymond Escholier joue avec un thème; il transpose l'épopée, démarque les grands gestes, fait sauter sa petite galerie avec de jolis trémoussements, mais nous ne croyons pas qu'il ait en dehors d'une reconstitution amusante de vie provinciale sous le second Empire, ni voulu nous émouvoir réellement, ni prendre au sérieux ses personnages. Il les tient sans cesse au bout des doigts, les fait virer avec humour et bonne grâce, mais aucun ne colle à ses habits, ne s'aggrippe à lui comme un frère.

Assurément, c'est une bien ravissante idylle que celle d'Isaure Solères et de Faustin, mais comme nous avons la certitude que le romancier au cœur tendre et complaisant ne veut que leur bonheur, nous nous prenons dans les endroits pathétiques à souffler aux personnages des encouragements: « Patience, cela va bientôt cesser et vous aurez beaucoup d'enfants. » La grâce et le sourire règnent, on le voit, jusqu'à la dernière page du livre.

Avouons de suite un penchant marqué pour l'héroïne du livre. Nous l'aimions déjà sous les traits d'Emezinde de Romanil, la Dévote de Peladan, cœur altier, tête de Sphinge et cou de Cygne ; voici que, débarrassée de l'ample draperie d'hieroglyphe et de verbeuse magie où la roulait le Sâr, elle nous apparaît avec les mêmes attributs de grâce et de fierté, mais simple et saine, comme toute jeune fille de province qui s'est filé pour sa solitude un idéal. Et cette jeune fille renouvelle pour son fiancé le geste célèbre de Mme de Luzy dans un des contes de l'*Etui de Nacre*. Pour sauver la tête du proscrit, elle le cache sous sa crinoline, tout comme la grande dame d'Anatole France avait offert à la victime des sans culottes le refuge de ses courtines.

On le voit : ce livre a de la branche ; il pouvait décidément nous plaire, il est vivant, spirituel, tout poudré de charmes et rappelle comme les romans d'Octave Feuillet, auxquels il s'apparente, une délicieuse époque, la dernière peut-être où prévalurent ces belles manières et ces beaux sentiments aujourd'hui fripés et méconnaissables, que l'on a dit français.

J. BALLARD.

L'ARRIVEE D'ARMADA, par *Paul Myrriam* (Rieder, éditeur).

Bien représentif des manières et des sentiments modernes est le livre de Paul Myrriam. Le souci de l'auteur est de les retracer avec leur brusquerie, leur précipitation, leur cynisme. Pour mieux les peindre, il adopte la technique de l'art le plus proche de nous, le plus brutal : le cinéma ; il procède par images subites, par profusion d'images jetées à l'œil sans pitié pour lui ; chacune de ses phrases est un accumulateur qui se décharge, les mots heurtés ont des chocs de lame et sont meurtris pour le plaisir de l'étincelle. Le roman est haché comme un drame. Pour ajouter à la rapidité de la vision et faire du récit un film, l'auteur n'emploie d'un bout à l'autre du livre qu'un temps : le présent ; mode qui projette toute l'action sur un plan unique, lui ôte en profondeur ce qu'il lui donne en vivacité. Cette technique peut soulever des objections sérieuses chez les fidèles du roman traditionnel. On doit convenir qu'elle s'accorde au rythme de la vie actuelle et qu'elle répond exactement à ce que l'auteur lui deman-

dait. Paul Myrriam a voulu, par grandes places, brosser une peinture violente de la moderne flibuste, de la conquête de l'or. Ses personnages, qu'ils y consentent ou non, sont tous happés par la lutte des puissances d'argent. Les plus faibles sont tiraillés, bousculés par les forts, ceux là au service d'une divinité impitoyable, d'un « grand Dieu fou », comme dirait André Gaillard, je veux dire de cette vieille loi de la Nécessité adaptée au monde nouveau, d'une Ananké ivre qui danserait en robe courte autour de la Corbeille en faisant voltiger les coupons comme des confetti.

Deux conceptions de la vie s'affrontent avec leurs partisans : les violents, les téméraires, les pirates de la société fondée sur l'or, Philippe, Irène, l'aventurier Ramon; les timides et les satisfaits, plus désireux de tendresse que de puissance et qui regrettent la douceur de vivre abolie par la fièvre des autres. Les premiers tentent de truster toutes les forces, de capter la véritable Toison d'or en armant une flotte tantôt marchande, tantôt corsaire. Cette « Armada », symbôle des rêves de proie, n'arrivera jamais; la folie, la ruine, le suicide atteindront les malheureux que le destin aveugle. la faillite liquidera la flotte en plein Océan.

Une voix, celle du vieux capitaine, échappé à l'orage, prononcera dans l'épilogue l'oraison de cette démence qui perd les meilleurs, devenus jouets de leurs appétits et de leur orgueil.

Le roman de Paul Myrriam possède la plupart des qualités que requérait une si forte peinture. Il met en œuvre des caractères intenses et réussit à rendre la vibration de leurs nerfs malades par le frémissement des mots, peut-être eut-il fallu une analyse plus poussée pour chacun d'eux, une présentation plus progressive, plus intime au cours d'une intrigue plus complaisante. Par ses tableaux nets, sa forme abrupte, il nous montre ces visages au magnésium avec de grandes balafres de clarté; on voudrait parfois, à la faveur d'une lumière apaisée, en distinguer les plis, les rides profondes.

Par contre, le caractère de Rosine Cabanel est achevé, le personnage prend une vérité qui nous touche et la fait vivre en notre pensée; c'est, selon nous, le meilleur du roman. Très heureux aussi le type de vieux capitaine épris de bibelots et de rêve.

L'Arrivée d'Armada nous paraît une œuvre significative d'une

époque où toutes les rumeurs s'entrecroisent avec le tohu-bohu des races, où le murmure des cités s'élevant avec la fumée de l'usine sur les campagnes en deuil, nous distraira bientôt du ciel. Elle nous touche dans notre affliction secrète en présence d'une société saoûle de fièvre et de science, dans nos regrets pour l'art qu'on violente et la pensée qu'on sollicite à ras de terre ; elle satisfait notre vision d'Occidental mis en garde contre une civilisation névrosée. Sa sincérité vigoureuse en fait le témoignage vibrant d'un artiste qui réclame le droit au silence, à la quiétude pour les hommes de bonne volonté et qui réprouve les désordres et le faisandage d'un monde près de se gâter.

J. BALLARD.

LE BACHELIER SANS VERGOGNE, par *Albert Marchon* (chez Bernard Grasset).

Ces rêveries d'un promeneur solitaire ne sont pas assez rêveries à mon gré. Mais enfin voilà un roman qui n'en est pas un. Ou du moins les personnages n'y sont-ils point figurés par ces carcasses logiques qui raisonnent et déraisonnent pendant les 400 pages de tant de volumes à vendre et à ne pas acheter.

Ce que l'on trouve dans ce livre, c'est d'abord Marchon lui-même, et puis la grande mécanique mal remontée de l'invitation au voyage, les caresses de la route, les baisers de la poussière, l'aile de colombe d'un petit jour dérobé, les cordes de la faim et celles du désir, d'un désir qui ne valait pas la corde pour le pendre.

Enfin le chant de la belle humeur en sueur et le reflet de ces miroirs de sel et de plomb où brûlent toutes les chandelles du Vieux-Port.

N'y a-t-il pas aussi cette vallée du Jabron, où l'on fut poète sous le signe de la Vierge, et l'adieu de cet *enfant qui s'endort et qui va jouer avec ses rêves.*

Il faut remercier Albert Marchon de nous faire rêver encore de cet *Eloge du Vagabondage*, qu'il faudra bien que l'un d'entre nous écrive.

André GAILLARD.

MARY DE CORK, par *J. Kessel* (éditions de la N.R.F.).
La révolte est un souvenir.

Pourtant, Mary tient toujours pour Valera, tandis qu'Art a pris parti pour Collins et sert aux fusiliers de l'Etat libre. Malgré leur enfant Gérard, leur amour, leurs années de mariage, Mary n'a rien voulu abdiquer d'un grand rêve de liberté. Elle a quitté le foyer pour la montagne, la faim, le froid, les coups de main sanglants, la vie hasardeuse et traquée des révoltés de toujours.

Non, la révolte n'est pas un souvenir. C'est une personne morale, vivante et agissante qui dresse l'un contre l'autre la femme et le mari, décompose leurs relations affectives et, entraînant leur enfant dans ce drame de désunion, le force à prendre de tout son cœur parti pour sa mère et la patrie libre, l'acculant à un désaccord foncier avec son père.

D'une rencontre entre ces trois êtres que tout devrait unir et qu'une *Idée* déchire, jaillit tout le drame. L'art de Kessel est de recomposer en quelques pages avec une pathétique simplicité la lutte silencieuse que se livrent en chacun d'eux les diverses formes d'amour qui peuvent les solliciter.

Hésitations, regrets brefs, attendrissements et, soudain, la grande voix dure du devoir parlant plus haut qu'un amour de personne, au nom de la Liberté.

Ce sera Gérard qui portera le billet par lequel Mary prévient les républicains du danger qui les menace et qu'elle vient d'apprendre, le billet écrit de la main de Mary qui sera cause, demain, de la mort d'Art Beckett sous les balles des partisans, dans les brumes d'une de ces aubes d'automne où l'Irlande se prend à rêver d'une infinie délivrance.

Cette nouvelle de 50 pages n'est pas une nouvelle, mais un vrai roman serré, nerveux, où l'action n'est envisagée qu'à l'instant du dénouement, débutant à la tombée de la nuit et prenant fin avant le lever du jour. Gérard s'est enfui, portant le billet. Art est Mary vont se séparer. Ils marchent dans la campagne, encore une fois côte à côte.

« .....Elle dit :

« — Art, ce soir, je vous aime pour la première fois.

« Mais il accueillit cette voix avec indifférence, comme si rien désormais ne le pouvait émouvoir. »

C'est tout. Le reste est la part du lecteur qui, maintenant, songe sans fin au dénouement que l'auteur lui fait prévoir, mais qu'il ne *décrit* pas.

Art va sûrement être tué, n'est-ce pas ? Que va devenir Mary? Et qui donc écrira maintenant la vie de Gérard ? (A suivre ; à suivre dans les rêves de chacun.)

André GAILLARD.

REVUE DES REVUES

LE DROIT DE REPONSE

On connaît l'affaire. La revue des *Deux-Mondes* ayant consacré à une production dramatique de MM. Silvain et Jaubert un compte-rendu qui ne fut pas de leur goût, ces auteurs usèrent du droit de réponse et contraignirent, malgré ses résistances, la revue à insérer leur prose.

L'article 13 de la loi du 29 juillet 1881 est formel à ce sujet, et les magistrats devant qui l'affaire fut évoquée ne pouvaient, quel qu'ait été leur sentiment personnel, conclure autrement qu'à l'insertion obligatoire.

Une question se pose. Le législateur, en instituant le droit de réponse en sa forme actuelle, a voulu donner à tout citoyen un recours contre les attaques dont il pourrait être l'objet de la part de la presse; cela est équitable et nécessaire. Mais n'a-t-il pas dépassé le but qu'il se proposait? N'y aurait-il pas lieu d'apporter à ce droit absolu des atténuations ou de déterminer certaines modalités d'application? C'est ce qui prétend la revue des *Deux-Mondes*, dans une note intitulée « Appel judiciaire au législateur », où elle déclara que, dans sa forme actuelle, ce droit est à la fois vexatoire et inopérant; car, d'une part, il fait peser sur le journaliste une servitude humiliante, et, d'autre part, il n'apporte à l'auteur qu'un avantage souvent illusoire.

Dans son numéro du 1er novembre 1925, la revue des *Deux-Mondes* publie une lettre émanant de M. Feuilloley, conseiller

honoraire à la Cour de Cassation. Ce qui donne à ce document un intérêt tout particulier, c'est que M. le conseiller Feuilloley présida les débats de l'affaire Dubout, en tout semblable à l'affaire Silvain et Jaubert, et eut à condamner la revue des *Deux-Mondes*.

M. Feuilloley pense qu'il serait souhaitable que le législateur distinguât, en attribuant le droit de réponse à la partie attaquée, la position exacte des parties en présence. Pour lui, deux cas peuvent se présenter. Ou bien le périodique met en cause M. X... sans que celui-ci ait provoqué la publicité dont il est l'objet, et, dans ce cas, le droit qu'il a de répondre est formel et n'admet d'autres limites que celles indiquées par la loi de 1881 ; ou bien M. X..., par la publication, l'exposition ou la représentation d'une œuvre destinée au public a sollicité l'opinion. « C'est notamment, dit M. Feuilloley, et particulièrement le cas de l'écrivain qui publie une œuvre historique, du romancier, de l'auteur d'une pièce de théâtre, de l'acteur, du conférencier, etc... Toutes ces personnes savent d'avance que la presse s'occupera de leurs écrits, discours, rôles et représentations. Combien même seraient profondément déçues si la presse, jetant le voile sur leurs écrits ou leurs œuvres, ne s'occupait pas d'eux et les laissait périr dans la nuit sombre de l'oubli, *ignoti longa nocte* ! »

Pour ces cas là,

« Il est donc absolument équitable, rationnel et juridique de supprimer, lorsqu'il y a eu provocation à la publicité par la personne désignée, le caractère général et absolu du droit de réponse et de conférer, en ce cas, aux tribunaux la faculté et le pouvoir d'apprécier si l'exercice du droit de réponse est ou n'est pas justifié en fait. »

C'est le bon sens même.

Mais le législateur, coupable de tant de lois alambiquées, abstruses, inapplicables, est-il encore capable d'entendre la voix du bon sens ?

AURONS-NOUS UNE GREVE DES GENS DE LETTRES ?

Dans la *Revue de France* du 1er novembre 1925, M. Fernand Vanderem se plaint amèrement de l'insuffisance des bénéfices des écrivains.

Ce bulletin des intérêts économiques montre que les salaires des journaliers ont été quintuplés depuis 1911, cependant que les salaires des écrivains n'ont bénéficié que d'augmentations infimes ou même sont restés stationnaires.

« Eh bien, dit M. F. Vanderem, il n'y a aucune raison pour que, nous aussi, les littérateurs, nous ne fassions pas en sorte d'obtenir que le même pouvoir libératoire nous mette au niveau du coût de la vie. Nous ne nous y maintenons aujourd'hui que par une surproduction à outrance qui s'aggrave chaque jour avec la hausse incessante des indices. Et si cette surproduction ne faisait que prendre sur les loisirs des écrivains, il n'y aurait encore trop rien à dire. Mais elle prend, en plus, sur leur cerveau, elle leur inflige les entassements de copie éphémère, elle les pousse aux œuvres hâtives, elle les oblige à la malfaçon, elle est en train de ruiner lentement notre littérature....... Ce qui est certain, c'est que cette situation, matériellement et littéralement désastreuse, ne peut durer, et qu'il faudra trouver le moyen d'y mettre un terme. »

Le moyen d'y mettre un terme ? Il n'y en a pas plusieurs. Il y a le droit de grève, qui seul a permis aux corporations avantagées de faire admettre leurs revendications.

Cela serait plaisant peut-être, absolument inefficace à coup sûr.

Ce qui surprend, après la lecture de ces jérémiades, c'est de constater combien de littérateurs s'obstinent à vivoter dans cette galère. Jamais la carrière ne fut aussi encombrée de talents, de demi-talents, de simples vocations. Chaque jour nouveau voit la naissance d'une feuille nouvelle. Les tables de travail des critiques ploient sous le faix sans cesse accru des romans nouveaux. Les Goncourt déclarent leur tâche impossible. Tant de désintéressement étonne, à notre époque de « *business* » et de réclame littéraire éhontée.

Si M. Vanderem parlait de journalisme, on l'approuverait pleinement: le journalisme est un métier, un dur métier, et qui mériterait plus larges rétributions. Mais quand il plaide pour le salaire des écrivains, il méconnaît l'essence même de l'œuvre d'art, que doit être, avant tout, un effort désintéressé. Le but de l'écrivain nest pas de toucher des droits d'auteurs appréciables, mais bien de produire des œuvre d'art — s'il peut concilier les

deux, rien de mieux. Mais s'il s'oblige, comme le prétend M. Vanderem, à une mauvaise surproduction pour gagner sa vie, il vaut mieux qu'il aille vendre du coprah ou des figues sèches ; il sera plus utile à la société.

Si l'écrivain est, avant tout, un artiste, il saura supporter les sacrifices que uli impose la vocation qu'il s'est librement choisie ; il n'aura en vue que l'accomplissement de son œuvre, et bien des exemples illustres le conforteront au cours de ses épreuves. Mais si, comme c'est le cas de tant d'écrivains professionnels qui infestent la littérature, il ne poursuit que la recherche d'un profit, tant mieux si l'affaire devient mauvaise; qu'il disparaisse et laisse la place aux purs. Ce n'est, certes, pas moi qui le regretterai.

MEMENTO

REVUE DE PARIS. — X... Où va notre politique française, M.Genevoix: Raboliot. Ce roman, qui fait songer à la fois à la Brière et à Maurin des Maures contient des pages de pure poésie.

LE MERCURE DE FRANCE. — John Charpentier : Considérations sur le roman, Jean Royère : René Ghil.

EUROPE. — Suite des très intéressantes notes d'Indochine de Léon Werth, Léon Lemonnier; le théâtre de Lenormand.

LES MARGES (15 novembre 1925). — Une remarquable étude de Denis Saurat sur Marcel Proust, génie malae. « Ce qui caractérise Proust, c'est une expérience sur certains points, et un manque extraordinaire d'expérience sur beaucoup d'autres. » Ainsi pour l'amour, que Proust ne voit qu'avec ses yeux d'anormal. Citons cette curieuse apologie de l'amour dans le mariage :

« Il y a certaines vérités banales et d'expérience courante que les professionnels de la littérature ignorent, alors que le public les connaît bien. L'une de ces banalités non littéraires et souveraines, c'est qu'on ne connaît que peu de choses de l'amour, tel qu'il existe en masse dans la réalité, si l'on n'a pas fait l'expérience prolongée du mariage. Et même le mariage sans enfants est une expérience insuffisante pour la connaissance de l'amour. C'est que le but, le pôle de l'amour, ce n'est pas la littérature, c'est la création de l'enfant; c'est la continuation de la race. Proust, qui n'a connu que des jeunes filles vicieuses ou des inver-

tis, ne peut pas connaître des états d'âme qui sont en dehors de son existence. Le vieux Tolstoï a bien dit, après essai, que l'homme qui connaît sa femme en sait plus sur la femme et sur l'amour que l'homme qui connaît cent maîtresses. »

LES CAHIERS LIBRES. — René Laporte: Marche au Suicide; Daniel Rops: Philippe Soupault.

JOURNAL DE BIBLIOGRAPHIE. — (Journal de l'Association des Amis du livre français à l'étranger).

G. MOUREN.

LES NOUVELLES LITTERAIRES (14 novembre)

L'Esprit des Livres, par Edmond Jaloux, feuilleton consacré à Jean-Paul Richter, « le rival de Gœthe et de Shiller et l'un des plus grands romantiques allemands ».

On ne peut que louer M. Edmond Jaloux et l'admirer pour sa compréhension des auteurs qu'il étudie. Il pénètre jusqu'à l'esprit de l'œuvre dont il s'occupe et, grâce à une très précieuse culture et à sa mémoire, il la situe et la rend désirable. De là l'importance de ses jugements.

Toujours prêt à saisir dans les mouvements de pensée leur élément durable, il a su distinguer parmi les écoles littéraires de ce temps, dans cette éclosion moyennageuse de doctrines et de théories, ce qui représentait l'avenir. L'intérêt qu'il a montré aux dadas, puis aux surréalistes (en particulier à Paul Eluard et à Aragon), témoigne par ailleurs de l'autorité de sa critique et de son impartialité.

M. Edmond Jaloux mérite la reconnaissance de tous ceux qui suivent les manifestations intellectuelles du monde.

L'ANE D'OR (automne 1925) : *Walt Whitman musicien*, par Jean Catel.

LE MONDE NOUVEAU (15 octobre). — *Les Synthèses suprêmes*, par Han Ryner; un remarquable article de M. Albert Thomas, l'ancien ministre, sur le *Développement de la Justice sociale*.

L'HERMITAGE (septembre). — Nous y lisons la lettre d'André Breton à M. Georges Heitz : « Monsieur, je vous « prie de ne plus m'envoyer sous aucun prétexte votre revue, « dont le nom et l'aspect seuls me font vomir. — P.-S. Vos « collaborateurs sont vraiment dégoûtants. »

LE BON PLAISIR (octobre). — Une étude de M. Paul Martignon sur *Joseph Delteil;* un essai de M. Paul Soula sur l'*Hermétisme Mallarméen*. Pourquoi cette revue encombre-t-elle ses pages anthologiques de feuilles de publicité? C'est un grand malaise pour le lecteur qui s'est intéressé à un article de le voir placé entre une réclame en bleu pour les pilules Z... et une autre réclame en bleu pour la société X. Une telle mise en page blesse le goût et l'esprit profondément.

LES PYRENEES LITTERAIRES (novembre-décembre). — Jeune revue toulousaine. On nous prie d'annoncer que cette revue fonde « un nouveau prix littéraire exclusivement réservé aux jeunes auteurs ». On lit le règlement du concours dans ce numéro, qui est par ailleurs bien vide, malgré les 18 (dix-huit) noms qui ornent son sommaire.

CEUX QUI VIENNENT (N° 5). — Deux bois de Robert Barriot.

LES MARGES (15 septembre). — Nous nous excusons de signaler si tard l'article de M. Denis Saurat sur *Pascal*. M. Denis Saurat est à l'heure actuelle un des critiques dont la pensée est la plus libre et l'expression la plus sûre. Citons : « Un homme dont l'esprit est tourné à l'observation observera nécessairement une énorme quantité de choses sans intérêt, parce que tout le monde peut les observer comme lui. D'où l'énorme quantité de platitudes dans Pascal. Nous n'aurions pas si bien dit, mais nous aurions aussi bien vu. »

Et plus loin, continuant sa pensée et découvrant la vraie valeur de Pascal, M. Saurat ajoute : « Il (Pascal) a découvert certaines nuances de sentiments, il a révélé certains faits psychologiques que nous n'aurions pas vus ou pas si bien vus sans lui. De temps en temps, en errant dans les fourrés de sa réthorique, on est surpris et frappé par le sentiment d'une révélation. On rencontre une observation dont on n'avait trouvé jusque-là qu'une ombre. Pascal sert ainsi de révélateur à son lecteur. Et en cela, il est grand, il est au premier rang des écrivains qui comptent dans le monde entier. »

Nous ne résistons pas au plaisir de donner la conclusion de l'article :

« Observation, observation perçante, mais rien d'autre qu'observation. Quand Pascal observe, il est grand. Quand il raisonne, il est quelconque. Quand il nous explique sa religion, il est navrant. Quand il exprime ses sentiments religieux, il est superbe; car il fait alors de l'observation sur la matière qu'il connaît le mieux: sur lui-même. Mais quand il se met à nous convaincre, je ferme son livre. »

Quelle satisfaction n'éprouve-t-on pas à voir un homme nous présenter un Pascal qui ne soit pas une image de première communion, cet écrivain que Maurice Barrès prétendait n'être compréhensible que pour les seuls humains qui auraient appris par cœur le catéchisme de l'église romaine !

LES MARGES (15 octobre). — Louis Mandin parle du dernier livre d'Apollinaire : *Il y a,* de la manière qui convient. On a trop l'impression du silence que la jalousie inspire, et la honte sans doute aussi, à l'égard de ce poète, un des plus grands dans la lignée de ceux dont Villon fut le premier maître et Apollinaire le dernier.

Une autre étude de Denis Saurat sur le *Judaïsme de Proust.* Dans cet article, M. Saurat, rappelant l'origine juive (par sa mère seulement) de Proust, attire l'attention « sur l'un des aspects les plus curieux de ce chef-d'œuvre (*A la recherche du temps perdu*) » et il écrit : « Le style proustien est le style du rabbin commentant les Ecritures. » A l'appui de cette thèse, il confronte deux textes, un du *Zohar* et un de Proust et il constate : « Ce n'est pas seulement *la démarche*, mais aussi *l'étoffe* de la pensée, le *sujet de la pensée* (je ne parle pas des idées et des systèmes) qui est identique. »

Nous aimerions que la discussion continuât. M. Léon-Pierre Quint répondra-t-il ?

G. B.

LA MUSIQUE

La belle symphonie de l'été s'est lentement achevée sur l'Adagio elegiaque de l'automne. Il va nous falloir renoncer désormais aux voluptés savoureuses des sens et demander aux joies spirituelles un délicieux refuge contre les angoisses et les soucis d'une époque sévère entre toutes. Les parcs sont déserts, qui connurent naguère tant de rondes lumineuses dans la furie des vents ; les plages ont oublié déjà le Scherzando des enfants éparpillé dans le crépuscule, le cantabile des amants, la gloire des belles nudités offertes comme un hommage. La mer, la montagne, la prairie, reprennent leur manteau de froidure. Adieu, chansons et rires, aimable facilité de vivre, pathétiques rengaines des orchestres de hasard sur la terrasse des casinos, robes légères, tant de précieuses inutilités ! — Voici que les bises d'hiver accordent leurs violons aigres et leurs basses tourmentées, pour des chaconnes et des passacailles de feuilles mortes.

*

* *

Nos salles de concert vont-elles connaître les pélérinages des foules, avides de sacrifier sur l'autel des magiciens de l'esprit ? Il n'y paraît guère, pour l'instant du moins. Le public boude. Il semble vouloir oublier ses engouements passés et ces belles minutes de ferveur ou il s'élevait jusqu'à la compréhension des chefs-d'œuvres de la musique. Mais, lors de ces grands élans, était-il vraiment sincère ?

Marseillais, mon ami, on t'a reproché sur tous les tons ton indifférence en matière d'art.

On a prétendu que, né manifestement pour vendre du café et des cacaouettes, tu étais incapable de t'élever à de plus hautes spéculations. Riche, tu n'es pas un Mécène ; les nobles initiatives ne te touchent point, et, si tu te dépars quelquefois de ta réserve habituelle, c'est pour donner tes faveurs à des intrigants sans talent. Marseillais, mon ami, nous t'avons toujours défendu contre ces critiques excessives. Mais ne leur donne pas raison.

Etait-il sincère, le public qui acclamait la « damnation » ? Affaire de mode ? Cruelle énigme. En ce temps là, nous exhortions les Concerts Classiques à poursuivre leur tâche d'éducation

musicale. Nous disions « Ce public, qui peut vibrer si intensément au contact des chef-d'œuvres classiques, brûle de connaître les belles œuvres de son siècle. Ne négligeons rien pour conduire cette salutaire évolution vers les plus hautes manifestations de l'art moderne ». Cette évolution s'accomplit, sans doute, mais il semble que ce soit à rebours. De plus en plus, la parole est à Kid Francis et à Maurice Chevalier. Les émotions bestiales du ring, la rigolade salée des music-halls, les jeux du cirque, tout ce qui amuse, rien de ce qui fait penser, que voilà de dignes dérivatifs à la fièvre des affaires !

M. Louis Schneider signalait, dans un précédent numéro de la *Revue de France*, la grande pitié de nos jeunes compositeurs. Les tendances actuelles du public aggravent cet état de choses. Allons-nous vers un crépuscule de l'art ?

Combien je regrette ces temps — ces temps de préjugés, d'erreurs, de misères — où un Haydn pouvait créer la symphonie sous la protection d'un Nicolas Esterhazy ; ou un Beethoven dédiait un trio à l'Archiduc, où un Haendel était adopté, comme musicien national, par l'Angleterre, où Mozart enfant émerveillait des empereurs et des archiduchesses ! Temps révolus. Et si le siècle dernier a pu susciter à un Wagner l'admiration de Louis II de Bavière et l'apothéose de Bayreuth, rien ne rachetera le geste de la démocratie française, si éclairée, donnant les *palmes académiques à César Franck, professeur d'orgue!*

*
* *

Le seul art — si l'on peut dire — auquel le public paraît vouer une fidelité que rien n'altère, pas même la satiété, est cette formule d'opéra, usée jusqu'à la corde, qui fit la fortune de quelques croque-notes, tels Halévy et Donizetti. Dans le fond, c'est l'éternelle lutte entre le chant et l'orchestre, entre la mélodie et la symphonie, alors que les compositeurs tiennent pour l'orchestre, lui sacrifiant de plus en plus le chant, le public demeure attaché à ses chanteurs, surtout à ceux qui savent lui donner la pure émotion de l'*ut de poitrine*. C'est un point de vue et M. Camille Bellaigue qui s'écrie, dans la *Revue des Deux-Mondes:* « Comme c'est beau, la voix; comme c'est beau, le chant! » doit le trouver légitime. C'est ce qui explique la force

d'attraction des *Huguenots*, de la *Favorite*, de la *Juive* et de maintes décoctions, *éjusdem farina* et la force de refoulement de Parsifal de *Tristan* ou du *Roi d'Ys*.

Que la direction de l'Opéra, qui sait cela mieux que personne, ait malgré tout monté le *Roi d'Ys*, voilà un beau courage et qui frise la témérité. Le résultat ne l'aura pas déçu, sans doute. Malgré une distribution homogène, où nous avons requé le beau talent de Mlle Tessandra, malgré l'orchestre, qui rendit cette partition délicate et colorée avec un soin digne de tout éloge. (Je m'en voudrais de ne point mentionner la remarquable exécution du solo de l'ouverture par l'excellent violoncelle-solo, M. Duchoud), les jours de cette reprise paraissent dès à présent comptés. La direction est-elle disposée à persévérer dans l'héroïque voie de l'apostolat et du sacrifice ? Poursuivra-t-elle son programme de créations ?

Donnez à ce public les spectacles qu'il vous demande : trente fois *Paillasse*, cinquante fois *Manon*, quatre-vingt-dix fois *La Tosca* ou *Rigoletto*. Et quand ça sera fini, vous recommencerez... Hors de là, point de salut.

*
* *

Les Concerts Classiques ne sont pas plus heureux. Les jeunes et très intéressants virtuoses qu'ils nous présentent trouvent la salle Prat grande, très grande...

Pour qui se rend compte du grand effort qu'a accompli l'Association Artistique et du foyer d'art qu'elle peut devenir, au sein de notre ville commerçante, s'il lui est donné de se développer et d'élargir ses possibilités, les difficultés de l'heure présente paraissent désastreuses. Quelles que soient les imperfections de l'œuvre, elle est, par son essence, absolument nécessaire à la vie artistique de notre cité, et ses destins ne peuvent laisser indifférent aucun de ceux qui veulent, dans leur vie, un peu de pensée, un peu de beauté.

*
* *

La Société de Musique de Chambre a résolu le problème. Elle n'admet en sa chapelle que ses fidèles, conviés à des rites secrets. Elle ignore le grand public, elle veut l'ignorer. Elle n'a besoin ni de ses ferveurs, ni de sa monnaie.

Elle a, — ma foi, — bien raison.

*
* *

J'écris ces lignes à la dernière minute.

« André Audoli, nous dit à peu près la notice de l'Echo Symphonique, né à Marseille, fils d'un violoniste de grand talent, travailla avec les maîtres Jean Batalla, Roger Ducasse, G. Falkemberg, J. Philip. »

Premier prix du Conservatoire de Paris, grand-prix de virtuosité avec félicitations du maître Saint-Saëns, professeur au Conservatoire de Marseille, ce jeune virtuose s'affirme pianiste de grande race. En possession d'une technique remarquable, d'une belle et souple sonorité, il peut s'engager hardiment dans la voie qu'ont suivie les grands maîtres.

Il le peut, mais à une condition. Et ceci appelle la réserve que je fis naguère au sujet de Zino Francescati. Que M. Audoli se garde, comme du feu, de l'abus de la virtuosité. Tout grand artiste doit, *avant tout*, se pénétrer de ce principe ; la virtuosité est un moyen et non un but; l'artiste ne s'affirme vraiment un maître qu'en faisant oublier qu'il est un virtuose. Je le sais bien, la tentation est forte, à qui possède un riche habit, d'en faire parade, jouissant de l'admiration qu'il suscite. Bien des jeunes virtuoses succombent, d'autant plus que le public encourage leurs prestigieuses prouesses par son enthousiasme effaré. Mais il faut aller au fond des choses, sans se laisser éblouir par le miroitement de la surface: cette « Ronde des Sorcières », que nous donna M. Benedetti, qu'est-ce, sinon une exhibition de charlatan? Ce Concerto de Paganini, cher à M. Francescati, n'est-ce pas de la musique morte, et qu'aucun violoniste, fut-il l'égal de Paganini, ne pourra jamais ressusciter? Que M. Audoli se sépare résolument d'œuvres creuses comme cette rutilante Polonaise de Litz; la littérature du piano, la plus riche des littératures musicales, lui offre en compensation assez de chefs-d'œuvre qui sont, avant tout, de la musique.

Je n'insisterais pas aussi longuement sur ce point, si M. Audoli n'était, je le répète, un pianiste de grande race, dont on peut attendre beaucoup. Il l'a prouvé d'ailleurs en nous donnant une exécution remarquable des « *Variations sur un Thème dans le mode Eolien* » de Rhené Baton. Pages d'une grandeur sobre

et désolée, où semble agoniser un monde antique à son déclin. Rhené Baton a dû voir des troupeaux de Dieux égrotants et haillonneux, flagellés par les vents de l'automne, dans l'hostilité hurlante d'une forêt, près de la mer des anciens âges. Belles minutes, riches d'émotion la plus pure. Voilà des œuvres que nous voudrions voir figurer plus souvent aux programmes des Concertistes. Mais ceux-ci n'ont pas toujours l'abnégation dont fit preuve M. Audoli, et ne se résignent pas à jouer un rôle qui n'est pas de tout premier plan. Un virtuose qui sait y consentir se grandit.

L'activité de M. Audoli ne se borne pas à ses tournées de Concertistes. Avec ces purs artistes que sont MM. G. Rey et E. Duchoud, il a constitué un trio remarquable, qu'on voudrait avoir plus souvent l'occasion d'applaudir.

Ah! si le public voulait !

G. MOUREN.

LA PEINTURE

2e SALON DE L'ACADEMIE REGIONALE DES PEINTRES ET SCULPTEURS PROVENÇAUX.

Une des manifestations les plus intéressantes de la saison et, aussi, une des expositions les plus réussies que nous ayons jamais pu contempler à Marseille. Cette jeune association a déjà fait ses preuves et est certainement appelée à avoir le plus bel avenir à Marseille. Ses membres y sont représentés avec honneur et les invités sont soigneusement choisis. Parmi toutes les toiles exposées, on peut découvrir des œuvres que l'on n'aime guère ou qui correspondent à un idéal artistique périmé, mais on a toujours le sentiment que l'on voit des tableaux honnêtes, sérieux, des morceaux d'expositions, et non des pochades hâtives ou de très anciennes choses retrouvées dans quelque coin et jugées assez bonnes pour le visiteur. On sent là un effort et l'impression sympathique éprouvée est moins dû à l'ensemble présenté qu'à cette attention au moins polie qui se manifeste à l'égard des gens qui se sont dérangés pour aller visiter l'exposition. Félicitons les organisateurs pour cet effort louable et rare. Félicitons-les aussi d'avoir, enfin, utilisé cette admirable salle de notre bibliothèque munici-

pale, vaste, claire, se prêtant bien à cet emploi de salle d'exposition et rappelons-nous la véritable cave où les artistes provençaux avaient accroché leurs tableaux au printemps passé.

Les peintres qui nous sont présentés manifestent des tendances très diverses, allant de *Bernay-Théric* à *Verdillhan*. Je suis loin de désapprouver cet éclectisme qui évite à une association de devenir une chapelle de plus dans laquelle deux ou trois artistes sont dieux. J'aurais aimé même que beaucoup plus d'artistes marseillais fussent appelés. Mais cette fois-ci, c'est aux artistes eux-mêmes qu'il faut faire un reproche, car je n'ignore pas que les invitations furent faites largement et que si chacun avait répondu à l'appel qui lui fut adressé, nous aurions eu une fois au moins un salon bien représentatif de notre art provençal actuel. Que les vrais artistes ne boudent pas. Ils pourront exposer sans crainte. Le voisinage n'est pas compromettant et il y a un geste à faire. J'espère que l'on verra l'an prochain: Berthet, Van Maldère, Frégier, Audibert, Poggioli, Eichacker, Agnelli et quelques autres.

Paris doit cesser d'être le miroir aux alouettes. Et si les artistes croient nécessaire à leur avenir artistique de s'y manifester, qu'ils n'oublient pas le coin de France, où ils ont un rôle à jouer, une mission à remplir. Le jour où tous les artistes auront compris cela, le jour où tout le monde en sera persuadé, nous serons bien prêts d'avoir rendu à la France l'originalité artistique qu'elle est en train de perdre.

Durand-Rozé nous montre dans ce salon un caractère de vrai peintre auquel il ne manque pas grand chose pour être un des premiers parmi nous. J'aimerais cependant que ses tableaux le révèlent un peu moins peintre et beaucoup plus artiste. Sa femme nue est un très beau morceau de peinture. La facture en est franche, solide, honnête. Je considère cette toile comme digue d'une belle place à notre musée. J'aime moins la famille autour de la table. C'est une belle nature morte et tout ce qui y est franchement matériel y est admirable. Mais les personnages ne vivent pas. Techniquement parfaits, il leur manque la vie, le souffle et la souplesse du geste. Trop attentifs à ne pas bouger, ils ne pensent pas. Quand Durand-Rozé consentira à ne plus regarder ses modèles dès le moment qu'il les peint, il nous donnera des œuvres splendides.

Porteu est très bien représenté par trois paysages, parmi lesquels je préfère (et de beaucoup) la maison ensoleillée qu'entoure de grands arbres. Avec des moyens fort simples, Porteu, qui est un artiste, est parvenu à nous donner l'impression du soleil et nous a rendu toute la poésie de la campagne provençale.

Armengol tient de plus en plus une belle place parmi nos peintres. Trois aspects de son talent nous font admirer sa nature morte somptueuse (presque trop) et solidement composée, son paysage provençal clair et simple et une jolie gouache du Jura, qui n'est pas portée au catalogue, mais que personne n'oubliera cependant. Armengol est un peintre parfait d'une sensibilité fine et compréhensive qu'explique admirablement sa modestie.

Tout différent est *Jean Lair*. Il recherche les coins sombres de la Provence. Les fumées qui obscurcissent le ciel, les scories qui alourdissent le sol, et même quand il peint la lumière, son œil n'en perçoit pas la crudité. L'Estaque est une grande toile qui rappelle Jean Roque, mais avec une grande justesse de valeur. J'aime moins sa Place dans les vieux quartiers de Marseille : je ne l'ai jamais vue qu'ensoleillée et flambante de couleurs ahurissantes.

Brémond veut que l'on n'oublie pas qu'il est directeur de l'Ecole des Beaux-Arts, il nous donne un « Portrait », mais il n'oublie pas qu'il est un artiste et il nous donne un très beau paysage et une exquise fresque.

Hurard : un beau port de Concarneau et une vue d'Avignon pas très provençale, mais joliment peinte.

De Lombardon nous a montré des œuvres que je préfère à celles qu'il expose. Sa femme nue, bien éclairée, bien dans l'atmosphère qui la baigne, est traitée d'une manière, à mon gré, un peu trop systématique.

Pierre Marseille continue à évoluer. Il a bien raison, d'autant plus que chaque étape de son évolution marque un progrès nouveau et que l'on ne craint pas en le voyant si bien équilibré qu'il dépasse un jour la mesure. Les tableaux ne craignent pas le soleil et tiennent parfaitement au milieu des toiles les plus violentes. Une amusante nature de *Verdilhan* jette une note gaie et claire dans cette morte salle. Traitée avec un parti pris évident de simplicité outrancière cette œuvre semble bien plutôt une image naïve de quelque enlumineur médiéval que ce que nous

avons coutume d'appeler un tableau. Est-ce l'art de demain ? J'espère que non, encore que cette toile soit fort sympathique.

Borgomano nous montre un nu discrètement caché derrière un voile pailleté d'or. Fin, joli, admirablement peint. Attention, Borgomano, il n'y a pas beaucoup à franchir pour que ces expressions « Fin, Joli » ne deviennent quelque chose de dangereux.

Giraud, que l'on ne voit pas assez (excepté sur les murs, en effigie) nous montre des vignes qui sont d'un jeune homme et une plage qui est du temps de Casile. Laquelle de ces deux œuvres est la plus ancienne ?

Noncy est amusant avec son coin de vieux-Port fourmillant de choses exquises, mais peintes à la manière d'Isabey.

Rouveyre, que nous avons admiré chez Olive l'an dernier, est représenté par deux toiles d'un caractère particulier dénotant un esprit très moderne, d'une acidité curieuse qui promet des choses fort intéressantes.

Dufour, reconnaissable entre mille avec ses vieux coins au soleil couchant, est un poète. *Bernay Théric*, très « Artistes Provençaux » fait un effort que je n'apprécie guère et *Seyssaud* flamboie de toute sa palette, allumant sur ces murs deux feux d'artifices matérialisés qui seront le régal de cette exposition.

A la sculpture *Botinelly* et *Cornu* différents sont également des artistes que l'on aime.

J'attends avec impatience le troisième salon de l'Académie Régionale, amorce du vrai Salon Provençal.

Chez *Moullot*, rue de la Darse, trois splendides *Poggioli*, qui évolue lui aussi vers plus de simplicité, plus de force et plus de lumière.

Chez *Detaille*: Les Petits Provençaux. Ils n'ont pas grandi. Que ne sont-ils espagnols? A noter la rentrée de *Canepa* qui, seul, a compris que le format ne fait rien à l'affaire.

Chez *Lambert: Phidias*. Un grand nom. Pourquoi pas de grandes œuvres ? C'est dur de s'appeler Phidias !

Chez *Aubéry*, un tableau sur lequel j'ai oublié de chercher le nom de l'auteur. Cela doit remonter à 40 ou 50 ans.

Chez *Cottiers-Cahors* — les Indépendants... pas ceux du cours la Reine.

Et pour terminer, une très mauvaise nouvelle. La Galerie *Olive* a fermé ses portes. *Jules Olive*, qui fut à Marseille l'apô-

tre de la jeune peinture, qui fut le seul pendant des années à nous montrer les toiles de Berthet, de Poggioli, de Marret, de Leprin, de Vauquelin, de Verdilhan, de Van Maldère, de Durand-Rosé, de Dellepiane, de Seyssaud, d'Aguelli, de tous ceux en un mot qui sont l'honneur de la peinture de chez nous, ne cherchera plus à convaincre les Philistins. Il se consacre à des recherches et à des expertises. Je suis sans nul doute l'interprète de tous les artistes en adressant à Jules Olive l'expression de nos remerciements pour tout ce qu'il a su nous montrer de beau dans sa galerie, pour son action d'artiste militant et en lui manifestant l'ardente sympathie qui le suit dans son nouveau rôle.

HERREM.

LE CINEMA

Le cinéma étant soumis aux mêmes exigences que le théâtre, nous commenterons dans cette chronique les productions quand elles en seront dignes, et les omettrons ou les mentionnerons discrètement, quand elles ne justifieront pas le bruit fait autour. En principe, nous nous occuperons surtout des œuvres d'art, ou que nous jugerons telles, sans nous référer aux annonces pompeuses des albums ou des organes de la presse. La voie des chefs-d'œuvre n'étant pas encombrée, il nous restera des loisirs et de la place pour commenter des œuvrettes légères, où la technique savante s'allie au charme, pour un résultat souvent exquis. Nous dirons plus loin leur origine, en admettant qu'on ne l'ait déjà devinée.

Parlons des nationalités, et puisqu'on n'est jamais aussi bien « desservi » que par soi-même, commençons par la France. Hélas, dans cet art du cinéma, que nous avons, paraît-il, inventé, nous sommes des pauvres. Ne pénétrons pas dans les coulisses, et regardons seulement les résultats à l'écran : ils sont lamentables. Qui voudra croire, en voyant les histoires piteuses que nous illustrons, et la misère de leurs exécutants, que nous sommes le peuple le plus spirituel du monde ? A moins d'avoir véhiculé nous-même cette opinion, il faut convenir que nous sommes en baisse, et dans ce domaine ce nous est un douloureux regret d'en être trop certain. Au cours de la

prochaine chronique, nous commenterons ces faiblesses et leurs prétendues causes, qui ne les excusent pas.

Le cinéma italien, dont nous voyons peu de manifestations, demeure pour nous sauver d'être les tout derniers. Après avoir eu ses heures de gloire — car les Italiens furent les premiers à établir de grandes choses (grandes par les proportions. Rappelons *Quo Vadis*, *Cabiria*, que nous pouvons mal juger avec le recul des temps) — les manifestations de ces dernières années furent lamentables. On peut aimer ou ne pas aimer le théâtre d'Henry Bataille. Je ne le cite que parce que les Italiens le portèrent à l'écran, dans des conditions telles qu'il vaut mieux ne pas insister. Nous avons presque de la gêne à déclarer que leurs acteurs sont exécrables. Personnellement, c'est notre opinion très nette, mais un doute ou une réserve s'imposent : Ne seraient-ils pas excellents pour leurs nationaux? Ah ! ces héroïnes de Bataille (crispantes déjà pour qui n'aime pas cela) exécutées deux fois par leurs diverses interprètes. Ne nommons personne ; après tout, rien ne nous oblige à les revoir. A l'heure actuelle, le cinéma italien devient mixte, international si l'on veut, et surtout allemand. Qu'on en juge d'après la présence d'Emile Jannings, le grand acteur allemand, dans *Quo Vadis* — nouvelle version, dont nous ne pouvons rien dire, ne l'ayant pas visionée — et surtout l'annonce des *Derniers Jours de Pompéï*, réunissant dans la distribution les noms de : Maria Korda, qui fut la remarquable interprète de *La Tragédie des Habsbourg;* Bernard Gœtzke, l'inoubliable « Mort » des *Trois Lumières;* Rina de Liguora, qui fut Messaline, et Michel Varkoni. Nous croyons, sans l'affirmer, que Maria Korda est Italienne, mais c'est surtout en Autriche qu'elle produit. L'appoint national au point de vue, acteurs, on le voit, est moyen. Les metteurs en scène sont Italiens. Attendons les résultats et, pour être équitables, n'oublions pas que parmi leurs dernières productions, les Italiens peuvent revendiquer *Théodora*, qui, en tant que mise en scène, reconstitution, fut une œuvre remarquable, baignée de lumière. Mais *Théodora*, ce fut le cirque et les palais. Dans la distribution, et pour les rôles de Théodora et d'Andréas, deux Français : Rita Jollivet et René Maupré, tous deux nettement insuffisants. Et le voilà bien, le cinéma mixte dont nous parlions, puisque *Théodora* date d'au moins trois ans.

Aux dernières nouvelles, nous rceevons un fascicule concernant *Les derniers Jours de Pompéï* : il se pourrait bien que ce fut une « œuvre », les photos le laissent entrevoir. Attendons les résultats, et incidemment, avouons que, si nuos saluons les productions qui représentent un tel effort, nous leur préférons pourtant les films moyens (par leur structure) et riches par leur détail et leur exécution.

Nous sommes encore sous l'impression d'une de ces œuvres types et maîtresses de réalisation américaine, production de la firme « Universal », intitulée *La Femme de quarante ans.* Devant cette maîtrise, faite de détails charmants, de notations psychologiques, humaines, parfois très émouvantes, liées par un joli sourire pour cotoyer seulement le drame, il faut saluer profondément le metteur en scène : Clarence Brown, qui a composé, voulu et réalisé tout cela. Il lui faut associer — c'est le moins qu'on puisse dire — son admirable interprète : Pauline Frédéric. Cette incidente nous ayant entraîné plus loin que nous ne voulions, nous nous promettons de reparler de cette merveilleuse actrice. D'ailleurs, c'est notre impression que, dans la plupart des comptes-rendus, la valeur des interprètse, même si elle est reconnue — et comment en serait-il autrement ? — n'est pas suffisamment commentée et approfondie. Nous n'avons pas choisi ce film comme démonstratoin, mais cette vision étant toute récente, rien de ce qui nous charma n'en est encore atténué, et cela nous permet d'émettre cette opinion (sans l'imposer) : qu'il est certainement plus malaisé de réaliser un film dont la trame est si menue, que ces « grandes machines » à reconstitution qui ont demandé d'énormes capitaux, de nombreuses collaborations, pour lesquelles le temps travaille et où l'on s'aperçoit, qu'avec toutes ces munificences, il manque une *âme.*

Il nous reste à parler des producteurs les plus importants : les Suédois, sinon pour le nombre de leurs productions, du moins pour l'art qui les illustre, car presque toutes leurs œuvres sont à citer ; les Allemands, très puissants, très artistes, et souvent très vulgaires ; et les plus importants de tous : les Américains. Nous ne pourrions en parler comme il se doit sans excéder le cadre de cette chronique. Nous renverrons donc ces commentaires au prochain mois.

JULES ROQUES.

ECHOS

•

-:- Notre collaborateur Gabriel d'Aubarède a fait dernièrement une très intéressante conférence au « Grenier », sur : *L'égoïsme de Georges Meredith.* Notre ami, très applaudi, a expliqué d'une façon très dépouillée le thème principal de cette œuvre importante.

-:- M. Paul Morand, revenant d'Extrême-Orient, est passé par Marseille le vendredi 27 novembre.

-:- M. Pierre Humbourg a également fait au « Grenier » une conférence intitulée : *Requête contre l'obscur.*

-:- Mademoiselle Marie Lautier, l'artiste peintre bien connue et très goûtée des amateurs marseillais, a exposé des aquarelles et des travaux d'art, rue de la Darse, chez Aubéry. Talen-aisé et lumineux, qui répand un parfum de Provence. Nous avons beaucoup apprécié ses cuirs repoussés. L'ensemble de cette exposition dénote une grande distinction et un profond sentiment des arts décoratifs.

-:- M. Maurice Molinetti, artiste peintre, fera prochainement une exposition qui sera pour beaucoup une révélation.

-:- *Théâtre.* Il n'est pas dans nos intentions de suivre avec fidélité toutes lse manifestations théâtrales dans notre bonne ville de Marseille, qui possède bien à leur égard la plus insurmnotable des répulsions. Je parle évidemment des spectacles appelés à tort ou à raison spectacles d'art. Il existe ici, convenons-en après bien des hésitations et des révoltes, une atmosphère asphyxiante qui a tôt fait d'engourdir tout effort de ce genre. Nous en doutions il y a quelques années, quand nous posâmes la question à nos lecteurs. Il y avait quelque naïveté, quelque jeunesse à montrer une telle surprise. Des réponses de divers côtés nous vinrent, qui nous affranchirent d'un scrupule : le mal avait eu ses docteurs ;

c'était le corps qui ne pouvait guérir. Tout venait de la foncière indifférence du public. Nous avons pu le constater maintes fois depuis. Chaque fois qu'une pièce inédite ou seulement de valeur était mise à l'affiche, quelles que fussent les raisons qu'on en donnât — généralement suggérées par des antipathies étrangères au spectacle — il fallait convenir que le public demeurait amorphe et ne daignait pas même juger. Ah! si ce même public, comme à Paris, eût au moins réagi, manifesté ses goûts, conspué la pièce ou le directeur; on aurait pu composer avec lui, l'entendre et s'inspirer de ses préférences. Mais rien n'est pire que le silence, l'inertie, la solitude glaciale. Et ce directeur tant combattu a pourtant agi. Il a tenté de galvaniser ces insensibles, d'animer la salle en dotant la scène de bons spectacles. Si tous n'ont pas été excellents, il est le premier à le dire, du moins avec les éléments qu'il pouvait avoir, il a monté des pièces offrant un attrait indiscutable. Les plus discutées sont certainement celles qu'il accordait — pensait-il — aux préférences du public, qui lui paraissaient des avances propitiatoires, des concessions. Ces concessions, il eut bien tort de les faire, croyons-nous, car toutes ne remplissaient pas sa caisse.

Ces dernières semaines, la venue d'une belle actrice: Cécile Guyon, pourtant très admirée à Marseille même, nous a fourni l'occasion d'une conversion totale si le repentir ne nous avait déjà gagnés. Elle a joué, en bonne compagnie, puisqu'Henri Bosc l'accompagnait, trois pièces dont deux font partout une salle : la *Rafale* et la *Flambée*, et la troisième, par sa nouveauté, la *Tentation*, devait exciter la curiosité des foules. Eh bien, dimanche encor, alors que la salle du Grand-Casino était comble à craquer, pleine d'yeux béants à *Bagnes d'enfants*, celle du Gymnase ne possédait que l'honnête public qui permet aux acteurs de ne pas se croire chez eux, jouant pour Dieu seul, en la personne du pompier de service.

Eh bien! je ne veux nullement rabaisser la valeur de ce mélodrame inouï et plein de ce sublime lacrymal qui ruisselle aux yeux des bonnes gens, mais tout de même....... je comprends maintenant pourquoi M. Gustave Labruyère remettra, en fin de saison, sa démission avec ses clefs sous les portes du Gymnase, dégoûté de l'éducation des hommes.

J. B.

CHRONIQUE FINANCIERE

Au début d'octibre on attend. Les nouvelles de Washington influencent favorablement le marché; les rentes font meilleure contenance, la Livre et le Dollar consentent à ne pas bouger, la Lire italienne fléchit. On attend les résultats d'Amérique, on attend les résultats de l'emprunt à garantie-or.

Les premiers arrivent; ils ne sont pas brillants. L'inquiétude des milieux bancaires se traduit par une poussée sensible des changes: la Livre abandonne le cours de 102-103, sur lequel elle se traînait depuis juillet. Elle tente une incursion vers 107-108, tandis que le Dollar progresse de 21 à 22 fr.

Alors paraît dans la France entière cette vaine menace à la spéculation. On agite le spectre de l'intervention massive, de la masse de manœuvre. Mais l'arrosage qui un moment a fait hésiter la spéculation ne se produit pas: l'emprunt Morgan n'agit pas sur le marché. On en arrive même à douter qu'il existe encore.

L'ascension reprend. Le Dollar qui est actuellement la seule monnaie saine profite de sa parité avec l'or pour dépasser le cours de 24 fr., la lire, tend vers le pair, le franc belge le dépasse pour s'inscrire à 107,50. Le franc s'écroule partout, partout on lui prédit un avenir identique à celui du Mark. Semblable hausse paraît évidemment s'expliquer (j'allais écrire s'excuser) par des besoins commerciaux qui s'étaient accumulés pendant les mois d'été, car chacun espérait une baisse. Mais il fallait surtout voir sa source dans l'affolement que les résultats de l'Emprunt Caillaux, connus entre temps, avaient provoqués chez les spéculateurs, chez les négociants, chez les industriels, les rentiers, chez tous, chez vous, chez moi. Chacun ne pense qu'à transformer son avoir en dollars, en livres, en florins, en métal, en quoi que ce soit, pourvu que ce ne soit pas du franc. C'est l'affolement, la panique, la frayeur. Les devises effectives qui se trouvent en France deviennent du jour au lendemain introuvables en Banque. Demain la Livre sera à 150, à la fin du mois à 1000, à la fin de l'année à qui sait combien. La Bourse des valeurs connaît une vogue qu'elle n'avait plus vue depuis le premier trimestre 1924, les valeurs à change bondissent vers des prix jamais côtés, les rentes françaises se cramponnent, les valeurs libellées en francs s'écroulent.

La journée du 26 octobre qui devait être néfaste à Caillaux semble ramener quelque calme. Sur des menaces de poursuite envers quelques gros spéculateurs, la Livre baisse de près de 10 fr., débutant à 112 francs, pour clôturer à 112,60. Qui dira jamais les positions formidables qui se réalisèrent brusquement de crainte de poursuite Qui saura jamais les différences que les spéculateurs inscrivent en rouge en cette fameuse journée?

Malheureusement dès le lendemain Londres reprenait. Le Ministère était démissionnaire, le gachis politique se joignait au gachis financier. On parlait à nouveau avec chiffres à l'appui d'une nouvelle inflation. Le nouveau cabinet vite reconstitué devait d'après les « on dit », opérer un prélèvement sur le capital. C'est encore la hausse, mais plus calme, plus lente plus dangereuse aussi.

Le Bilan de la Banque de France, accuse à fin octobre une augmen-

tation de près de trois milliards pour les deux postes « avances nouvelles et circulation ». C'est la grande inflation qui commence. Le Londres le 6 novembre atteint et dépasse 123 francs, maximum enregistré en mars 1924.
le dollar revoit 25,50 qu'il avait à la même époque dépassé; le franc belge est à 115, la Lire est au pair, le florin vaut 10 francs la peseta 3,70.

Après cette hausse, comme toujours on revient un peu en arrière des positions spéculatives se liquident, les valeurs à change se calment, le marché se rement en position d'attente, guettant l'effet que produiront à la chambre les projets financiers du Ministère nouveau.

Les Bons du Trésor qui devaient faire tomber le second ministère Painlevé, voient leurs cours subir de grosses variations passant en huit jours de 450 à 372.

Le 25 novembre, aux premiers engagements du ministère avec la Chambre, Londres dépasse 124,25, la lire 102, et malgré cette tension extrême des cours, le report se maintient aux prix auquels il était avec du disponible à 90 francs. Cette disparité semble prouver un état sain du marché débarrassé de positions puisque en parité au comptant, le report trois mois, devrait valoir 10 ou 11 francs alors qu'il ne dépasse que de très peu 2 francs.

Le 23 on apprend la chute du Ministre sur la clôture de New-York les cours sont, contre toute attente, en baisse, mais dès que Paris et surtout Londres commencent à opérer, les cours se tendent, bien que le marché se tienne sur une prudente réserve. Si un ministère de large concentration prend la suite, la confiance renait et une forte regression est à prévoir. Si au contraire le nouveau cabinet incline vers la gauche, on prévoit une tension extrême. Cette dernière opinion infiniment contestable, puisque la Belgique, grace à l'énergie de son ministère socialiste a vu son change rester en parité de 100 pour la Livre et a atteint de ce fait jusqu'à 120 francs français.

Le 24 novembre sur l'éventualité d'un ministère Briand, la hausse continue dépassant pour la livre 126 francs, le ministère en formation devant préférer l'inflation à la consolidation.

Le 25, nouvelle information prévenant que la masse de manœuvre est toujours intacte.

Comme pour le mois d'octobre, l'effet est inverse de celui attendu et Londres dépasse de peu 130 francs, cours considéré comme un des derniers raisonnables. Ce cours est abandonné pour celui de 128 sur la possibilité de constitution d'un cabinet Doumer, mais ce dernier ayant échoué dans ses démarches et Herriot devant tenter, à son tour, de mettre sur pied un ministère, on revoit le cours de 130 pour la livre, de 25,80 pour le dollar, de 108 pour l'Italie.

Le 27 devant l'impossibilité d'une combinaison Herriot, avec participation socialiste, on en revient à un cabinet Briand La spéculation et la finance veulent aider à sa constitution, et ramènent brusquement par une série d'arrosages à Paris et à Londres, en même temps qu'à New-York, la livres à un minimum de 123,50, ayant bien compris auprès de quels périls ils étaient passés et qu'à tout prendre, un ministère Briand était de beaucoup préférable à une combinaison Herriot Blum.

Georges LYON